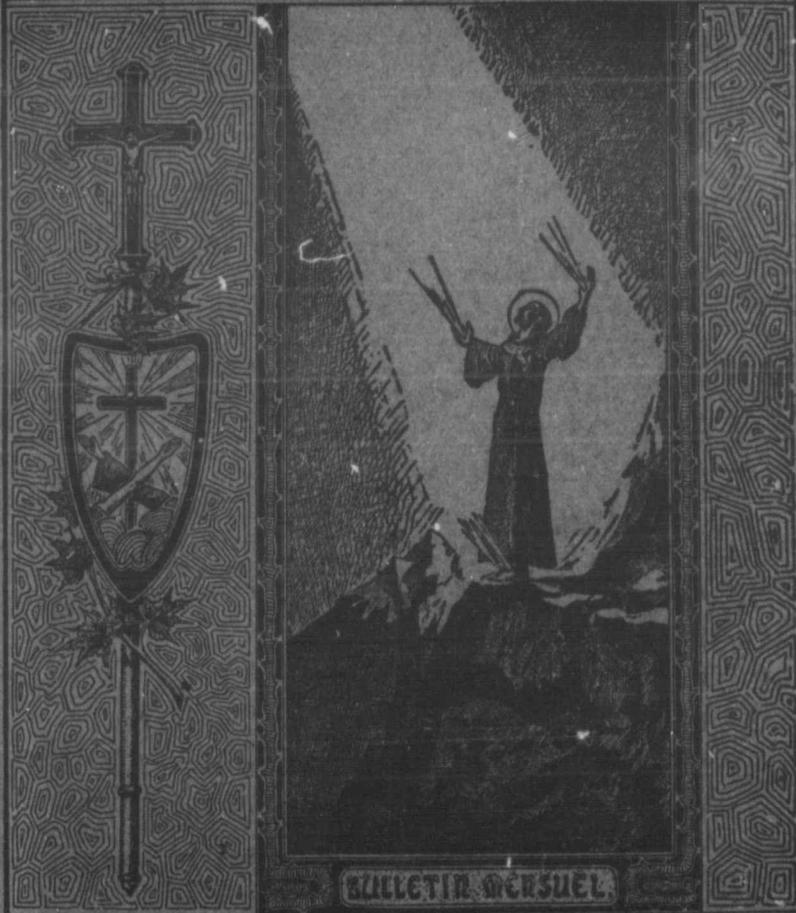


XXXII^{ème} ANNÉE. — MONTRÉAL, JUILLET 1916. — N° 7

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA TERRE-SAINTE



BULLETIN MENSUEL

EDITEURS

LES PERES FRANCOISCAINS
DU CANADA

Chaque mercredi une messe est célébrée aux intentions des abonnés.

AVIS

Prix de l'abonnement : \$1.00 (ca) par an. Tous les abonnements commencent en janvier.

TOUS les envois d'argent de vote, **TOUJOURS** être adressés à Monsieur Eug. Desmarais,

19 ouest, rue Notre-Dame, Montréal.

JAMAIS aux PP. PP. Franciscains.

Les communications, recommandations aux pères, actions de grâces, réclamos, demandes d'explication, etc., etc., doivent toujours être adressées à la Direction de la Revue, 364, rue Dorchester Ouest, Montréal.

VIS : Nous ne répondons pas de la publication pour le mois suivant des manuscrits qui arrivent après le 4 du mois.

Pour tout ce qui concerne les nouveaux et les renseignements touchant le Tiers-Ordre — le Chemin de la Croix perpétuel — le Cordon Séraphique — et la Pieuse Union de saint Antoine de Padoue, s'adresser aux RR. PP. Franciscains, à

Montréal, 364, rue Dorchester Ouest, ou
Boulevard Rosemont ;

Québec, 33, rue de l'Iverne ;

Trois-Rivières,

North Edmonton, Alberta.

PRIME

A toutes les personnes qui auront le prix de leur abonnement pour 1916, sera expédié comme Prime un beau volume in-8° de 356 pages, avec 75 gravures, **VINGT-CINQ ANNÉES DE VIE FRANCISCAINNE AU CANADA, 1890-1915**, ou bien, à leur choix, le volume-prime d'une des années précédentes.

S'adresser à la Direction de la Revue.

SOMMAIRE DE JUILLET 1916.

Le mot d'ordre mensuel	313
Institut saint François	315
Prophéties du mois	321
Poème	324
Entre vous seraphiques	325
Vie J. B. de Bourgoine	327
Nouvelles de Rome	334
Chronique franciscaine	339
Figures franciscaines	343
Vision	357
Variété	359
Noëls	361
L'art	364

MONTREAL

JUILLET

1916



XXXIIe

ANNÉE

No 7

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre Sainte

Publiée par les Pères Franciscains et honorée de la Bénédiction des
Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X.

Le mot d'ordre mensuel

Aimez-vous les uns les autres.

Du mystère de la Visitation, se dégage la grande leçon de la charité.

Marie nous enseigne par ses exemples ce que Jésus nous dit par ces paroles : *Aimez-vous les uns les autres.*

Les Tertiaires doivent tendre à la vie chrétienne parfaite. La perfection consistant dans la charité, c'est donc à imprégner son existence de charité, que l'âme franciscaine doit travailler.

Saint François, le Séraphique, n'a-t-il pas été l'apôtre et le chantre de l'Amour Divin ? De sa vie tout entière, émane le parfum de la charité.

Saint François aime son Dieu et les créatures qui portent l'empreinte de la puissance, de la sagesse et de la bonté divine. Jetant son âme de poète et de saint dans l'immense lyre de la création, il chante dans son *Cantique* l'Amour Créateur et il invite les créatures à aimer.

Ne semble-t-il pas, qu'il voudrait prêter un cœur aux êtres inanimés, pour les rendre capables d'aimer ? Tertiaires Franciscaïns, aimez-vous les uns les autres, c'est le mot d'ordre de ce mois.

Tertiaires, regardez saint François votre père, se consumant d'amour pour Dieu et le prochain. Tertiaires, regardez Marie, votre Mère Immaculée, allant rendre service, pressée par les ardeurs de la charité. Tertiaires, regardez Jésus, votre Sauveur, sur la Croix et à l'Autel, vivant et mourant d'amour pour les âmes. Tertiaires, mettez la charité dans vos cœurs, la charité dans vos pensées, la charité dans vos paroles, la charité dans toute votre vie, et vous contribuerez pour votre part à ramener l'équilibre dans la société bouleversée.

* * *

C'est le mois de la charité enseignée par Marie. C'est le mois du Précieux Sang de Jésus. Ce sang divin que le Sauveur a versé pour nous, ce sang, à la fois emblème et gage de son amour, ce sang nous crie : Charité ! Charité ! Charité envers Dieu, charité envers le prochain !

* * *

Le sang humain coule sur le monde. Un immense voile de deuil s'étend sur l'Europe. Ce sang est répandu surtout par la haine.

Grâce aux milliers d'autels qui couvrent la terre, le sang de Jésus remplit les calices. Ce sang de Jésus est le sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde et qui nous donne la paix. Ce sang coule par amour. Le sang de l'amour fait contrepoids au sang de la haine.

Tertiaires, à ce double spectacle du sang humain et du sang divin, du sang de la haine et du sang de l'amour, laissez toucher vos cœurs. Bannissez-en les moindres vestiges d'antipathie. Cultivez-y la charité.

Tertiaires, c'est le mot d'ordre *Aimez-vous les uns les autres.*

LE MINISTRE PROVINCIAL.



mier

je le

T

pour

d'As

divin

il la

feste

du r

passé

le Cl

théle

les co

de la

mon

mais

exist

ajou

sur l

Je

glori

enfar

que :

D'

duit



Imitons Saint François

Pourquoi et comment ?



Gous les saints ont reproduit, plus ou moins parfaitement, le divin modèle de la sainteté, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et chacun d'eux peut nous adresser la parole de l'apôtre saint Paul aux chrétiens des premiers temps : "Soyez mes imitateurs, comme moi-même je le suis du Christ Jésus."

Toutefois, entre les saints que Dieu a suscités dans le monde pour marcher de plus près sur les traces de son Fils, François d'Assise se distingue par une conformité plus parfaite avec le divin modèle. Chez lui, l'imitation est littérale, elle est sensible, il la porte dans ses membres, elle pénètre son esprit, elle se manifeste dans sa mission, d'une manière si évidente, que les peuples du moyen-âge, en le saluant avec enthousiasme partout où il passe, ne voient pas en lui autre chose que *Christus redivivus*, le Christ revenu sur la terre. Un de ses fils, le bienheureux Barthélemi de Pise, a pu donner un corps aux sentiments de tous les contemporains en écrivant son livre fameux sur *la Conformité de la vie de saint François avec celle du Seigneur Jésus*. Il nous y montre, parfois, il est vrai, avec exagération dans les détails, mais toujours avec vérité dans l'ensemble, les similitudes qui existent entre le modèle divin et son humaine copie. Il faut ajouter que peu de livres ont exercé une plus grande influence sur l'Europe du moyen-âge.

Jetons un rapide coup d'œil sur cette ressemblance ; elle est glorieuse pour le Père séraphique ; elle est édifiante pour ses enfants ; elle nous indique, chers Tertiaires, le principal motif que nous avons d'imiter saint François.

* * *

D'après saint Bonaventure, le bienheureux François a reproduit Notre-Seigneur dans sa Vie, dans sa Passion et dans sa

Résurrection (1). Quant à la vie, celle du Christ fut toute de pauvreté et d'humilité. Jésus ne prêche que cela par ses exemples et dans ses discours. François ne fait pas autre chose. Du jour où il entendit la voix de Dieu et où la vision de la pauvreté parut à ses yeux ravis, il l'aima comme sa Dame et son Epouse. Toute sa vie est symbolisée dans le dépouillement qu'il opéra devant l'évêque d'Assise, alors que son père, outré de ses prodigalités et indigné de ce qu'il appelait ses folies, l'eut cité à son tribunal. François ne manqua pas de s'y rendre et apprenant ce que son père réclamait de lui, transporté d'un saint mépris pour toutes les choses de la terre, le jeune homme se dépouilla de ses vêtements et les jetant aux pieds de Bernadone stupéfait : " Jusqu'à présent, dit-il, j'avais un père sur la terre ; dorénavant je pourrai dire en toute vérité : Notre Père qui êtes aux cieux. " Il a donc renoncé avec joie à tous les biens d'ici-bas, il a rompu en même temps tous les liens des affections terrestres, il ne possède plus que Dieu, et dans son extase de toute une nuit, chez Bernard de Quintavalle, il peut répéter sans interruption : " Mon Dieu et mon tout, mon Dieu et mon tout. " Ce sera le mot de toute sa vie.

Il est, de même, conforme au Christ dans sa passion. François, nous dit le Séraphique Docteur, brûlait de donner sa vie pour le Christ, comme celui-ci avait donné la sienne pour le monde ; il fut vraiment martyr de désir, *martyr desiderio*, ainsi que le chante son Office. — Plus d'une fois, dans ce but, il entreprit le voyage d'Orient vers les Sarrasins, les plus farouches ennemis du nom chrétien et, finalement, il arriva jusqu'au Soudan d'Egypte. Ce fut en vain. Le Christ lui fit comprendre qu'un autre martyr l'attendait, qui le rendrait encore plus conforme à Lui : martyr d'amour et de douleur ; crucifiement d'extase qui lui fut, en effet, infligé sur l'Alverne, non par les mains du bourreau, mais par les traits de flamme du Séraphin embrasé.

Certes, François s'y était bien préparé et sa chair était cru-

(1) *Franciscus fuit creatus ad similitudinem 'humanitatis Christi, quantum ad tria: quantum ad vitam, quantum ad passionem, quantum ad resurrectionem* (De Seraphico P. N. S. Francisco. Sermo III. Opera Omnia, Tome IX).

cifiée déjà par la pénitence, tandis que son âme s'était fondue de douleur et de compassion dans les plaies du Sauveur en croix. Mais, désormais, il en porte les stigmates dans les pieds, dans les mains et dans le côté et, par une merveille inconnue aux siècles précédents, il reproduit plus parfaitement que jamais Jésus crucifié. Dès lors, sa vie n'est plus qu'une souffrance continuelle qui durera deux ans, mais alors il réalisera justement la parole du Sauveur : " Quand j'aurai été exalté sur la croix, j'attirerai tout à moi. " On devine les transports, l'enthousiasme de ces foules italiennes, si simples, si pleines de foi, si facile à émouvoir, en face de cet homme prodigieux, marqué du sceau de la croix. Il ne s'agit pas d'une stigmatisée cachée dans un cloître, mais d'un apôtre, d'un thaumaturge qui passe dans les villes et les villages ; on court à lui, comme à un autre Christ, tant on le reconnaît semblable à son modèle, le Dieu fait homme pour l'amour de nous.

Le Séraphique Docteur nous montre encore saint François conforme au Christ dans sa résurrection ; toutefois, on peut dire que ces conformités, ainsi que beaucoup d'autres qu'on a coutume de signaler, sont plutôt extérieures. Or, c'est plus encore à l'intérieur et dans son esprit que le disciple ressemble au Maître.

Son esprit, c'est l'Évangile ; sa Règle, sa vie, c'est l'Évangile, c'est donc l'esprit et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous trouvons en François : " Quand Dieu m'eut donné des frères, dit-il lui-même dans son testament, personne ne m'enseigna ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre conformément au saint Évangile. " Et cet esprit de l'Évangile, il le possède pleinement, il le garde jalousement, observant à la lettre ce que Jésus prescrit à ses Apôtres : " François, chantons-nous dans son Office, ne transgresse de l'Évangile ni un point ni un iota. "

Pour s'en rendre compte, il faudrait passer en revue toute sa vie, s'arrêter à toutes ses actions, considérer toutes ses vertus. Nous le ferons à grandes lignes dans la suite. A présent, contentons-nous d'un rapide coup d'œil d'ensemble. L'esprit de l'Évangile nous semble bien condensé par Notre-Seigneur lui-même,

dans le sermon sur la montagne. Quels sont donc ceux qui le possèdent ?

Les pauvres d'esprit, nous dit Jésus. — Or, toute la vie de François nous le montre attaché à la pauvreté jusqu'à l'enthousiasme et l'exaltation. Il est le petit pauvre d'Assise, le *Poverello*.

Les doux. — Il gagne par sa douceur jusqu'aux brigands et aux voleurs de grand chemin.

Ceux qui pleurent. — Retiré dans les grottes solitaires ou dans le creux des rochers, François pleure et on entend de loin ses gémissements. Il pleure ses péchés, il pleure les péchés des hommes, il pleure sur la Passion de son divin Sauveur, il pleure jusqu'à risquer d'en perdre la vue.

Les miséricordieux. — Il inaugure toutes les œuvres de miséricorde qu'il laissera en héritage à ses enfants, en donnant les soins les plus tendres aux pauvres lépreux.

Les pacifiques. — " Le Seigneur vous donne sa paix ! " tel est le salut qu'il met sur les lèvres de ses enfants, qu'il porte partout lui-même, réconciliant les ennemis, apaisant les violents et les oppresseurs, si bien symbolisés par le terrible loup de Gubbio.

Ceux qui se réjouissent d'être humiliés et persécutés. — C'est précisément en cela que François met la joie parfaite qu'il désire à tous ses enfants.

Ceux qui évitent la tristesse et l'hypocrisie. — C'est bien l'exemple et la doctrine de François, qui déclare la guerre à la tristesse et pousse la simplicité à un degré héroïque.

En un mot, sa vie, c'est l'Évangile en action, ses sentiments, sa doctrine, sa direction, c'est le pur esprit de l'Évangile.

**

Entre le Maître et le disciple, il y a, de plus, parfaite identité de mission.

Il suffit de connaître un peu l'histoire pour se rendre compte que la mission de François fut de renouveler l'esprit chrétien dans une société qui était sur le point de le perdre. L'œuvre de Jésus-Christ semblait, humainement parlant, près de sa ruine. Il avait prêché l'Évangile, Il avait institué son Église. Or, après douze siècles, l'Évangile était méprisé, personne ne voulait plus

l'observer ; le monde semblait revenir aux mœurs des siècles païens : ignorance, luxe, soif des plaisir, haines sociales et guerres fratricides ; la charité s'était refroidie, la voix du Pasteur suprême n'était pas entendue, le Latran penchait vers sa ruine.

C'est alors que Dieu, dans sa miséricorde, veut renouveler la Rédemption et envoyer au monde comme un nouveau Sauveur. Il ne s'agit pas, évidemment, de prêcher un autre Evangile et de manifester un autre Christ ; il faut tout simplement un homme qui reproduise les exemples du Christ et qui, pénétré de son esprit, soit un modèle du chrétien, prêchant d'exemple et de parole l'Evangile à la lettre et en esprit.

Voilà précisément la mission confiée à François, telle est la raison des grâces spéciales qui le rendent si pleinement conforme à Jésus-Christ. Si dans ses membres ont été renouvelées les plaies du Crucifié, c'est, nous dit la sainte Eglise, parce que le monde s'était refroidi et qu'il fallait, pour lui rendre les ardeurs de la charité, renouveler dans la chair de François les témoignages d'amour donnés par Jésus sur la croix.

L'appel fut adressé à saint François directement par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nouvellement converti, il s'en allait par la campagne, méditant et priant, uniquement préoccupé de savoir comment plaire à Dieu, quand il passa devant l'église de Saint Damien qui, vieille et abandonnée, semblait près de tomber en ruines. Il y entra pour prier. Or, pendant qu'il s'y tenait à genoux devant l'image du Crucifix, il entendit une voix qui lui dit par trois fois : " Va, François, répare ma maison qui tombe en ruines. " Ravi, hors de lui-même par cette voix mystérieuse, quand il eut repris ses sens, François voulut obéir sur-le-champ. L'on sait comment il travailla à reconstruire Saint-Damien et puis Sainte-Marie-des-Anges, et encore une troisième église ; mais le vrai sens de cette parole, il le comprit seulement plus tard. Il s'agissait de la sainte Eglise de Dieu, que Jésus avait rachetée de son précieux sang et qu'il fallait restaurer, parce qu'elle menaçait ruine, comme l'aperçut dans une vision célèbre le pape Innocent III.

Cette mission est donc celle du Christ renouvelée, et c'est bien

pour cela que François devait si parfaitement ressembler au Fils de Dieu fait homme.

Il la remplit par les mêmes moyens que Jésus : l'Évangile, qu'il donne pour unique Règle à ses enfants. Il veut entraîner à sa suite, dans les trois Ordres qu'il a fondés, tous les hommes, sans distinction d'âge, de rang, ni de sexe : Pour tous, la législation, c'est l'Évangile ; et le modèle, Jésus-Christ : "Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ."

**

Il nous faut donc imiter le Séraphique Père, comme lui-même a imité le Christ. Pourquoi ?

Parce que sa mission n'a pas pris fin avec lui ; Lui, n'est pas un saint comme d'autres, un isolé. C'est un Patriarche, d'une innombrable postérité, qui doit continuer son œuvre. C'est comme tel qu'il fut présenté par Marie au Sauveur irrité contre le monde coupable. Enfants du Séraphique Père, nous devons d'autant plus la continuer, cette mission, que les temps où nous vivons ressemblent davantage aux temps de François ; c'est Léon XIII qui l'affirme solennellement et, dès lors, retentit toujours la même voix : "Va, François, répare ma maison qui tombe en ruines !"

Comment continuer cette mission ? Par les mêmes moyens : en prolongeant la vie et les vertus de François, en reproduisant sa physionomie morale, en vivant du même esprit. C'est la grande œuvre à laquelle Dieu nous a appelés, quand il nous a donné la vocation franciscaine.

Comme l'enfant que Dieu donne à une famille est destiné à reproduire les traits du père et de la mère, au moral plus encore qu'au physique, et à continuer leur œuvre ici-bas, ainsi en nous donnant à saint François, Dieu a voulu et veut toujours que nous lui soyons semblables et que nous continuions son œuvre, la restauration de l'Église.

Ce n'est donc pas seulement son habit que nous devons porter, car ce qui fait le vrai Tertiaire franciscain, ce n'est pas le scapulaire et la corde, c'est l'amour de son Séraphique Père et l'imitation de ses vertus. C'est son esprit que nous devons avoir,

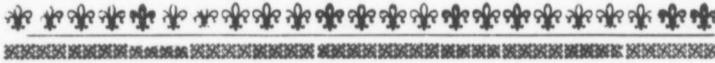
doit il faut nous pénétrer, c'est-à-dire le *détachement* qui aille, s'il en est besoin, jusqu'au dépouillement de tout ce qui est terrestre ; *l'amour de Dieu* jusqu'au sacrifice de tout nous-mêmes pour sa gloire ; *l'amour du prochain* jusqu'à l'immolation de notre vie à son service et pour son salut.

Tel est, chers Tertiaires, votre programme ; ne laissez point, par votre faute, l'œuvre de François incomplète. Il y va de la gloire du Séraphique Père et de la vôtre.

Pour continuer sa mission dans le monde, qu'avez-vous à faire ? Lui ressembler, Comment ? Voilà ce que nous étudierons.

(A suivre.)

C. M.



PROTECTRICE DU MOIS

(8 juillet)

Sainte Elisabeth de Portugal

l'Ange de la paix — Tertiaire

1271-1336



HILIPPE III, roi d'Aragon, était déjà depuis longtemps en querelle avec le roi Jacques I^{er}, son grand-père, au grand détriment de leurs sujets, qui souffraient cruellement de ces divisions intestines, lorsque la naissance d'une enfant vint rétablir la paix dans le royaume ; en effet, la joie que causa sa venue dans le monde suffit pour faire succéder la concorde à la division et l'on put comprendre, dès lors, que cette enfant serait plus tard l'heureuse pacificatrice des rois et des royaumes. Elle passa sa jeunesse dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Son père, ravi d'admiration en voyant se développer le bon naturel

de sa fille, disait, qu'à elle seule, Elisabeth surpasserait de beaucoup en vertu toutes les autres femmes issues du sang des rois d'Aragon. Contemplant avec respect sa vie toute céleste, son mépris des parures, son empressement à fuir la volupté, à pratiquer les jeûnes, à prier Dieu sans cesse, à s'employer à toutes les œuvres de charité, il rapportait au seul mérite de sa fille sa prospérité particulière et celle de son royaume. Bientôt, la réputation d'Elisabeth fut répandue partout ; beaucoup de princes recherchèrent son alliance, et elle fut enfin mariée à Denis, roi de Portugal.

Dans son nouvel état, notre Sainte s'applique, avec un soin égal, à pratiquer la vertu et à élever ses enfants, ne négligeant aucun moyen de plaire à son époux, mais songeant encore davantage à se rendre agréable au Seigneur. Cependant la vertu de la Sainte, ne devait pas tarder à passer par le creuset. Denis, il est vrai, était un prince doué d'excellentes qualités ; mais, aveuglé par le faste des grandeurs humaines, il oublia malheureusement les premiers devoirs d'un époux, pour abreuver d'amertume l'âme de la sainte princesse, et se livra aux plus honteuses passions. Elisabeth endura tout avec un calme héroïque et la fermeté d'une âme invincible. Bien loin de se laisser abattre, comme tant d'âmes vulgaires, au milieu de ces cruelles angoisses, notre Sainte donna de nouvelles preuves de sa sublime charité et de sa prudence consommée. Versant continuellement dans le cœur de Dieu ses prières et ses larmes, elle essaya de retirer le roi de ses désordres ; son héroïsme alla même jusqu'à témoigner le plus sincère dévouement aux enfants issus du commerce criminel de son malheureux époux. Sa patience et sa résignation firent enfin violence au ciel ; le roi reconnut ses fautes et mourut saintement dans les bras de son épouse.

La moitié de l'année environ, Elisabeth ne prebait, pour nourriture, que du pain trempé dans l'eau. Cette eau se changea miraculeusement en vin, lorsque, dans une grave maladie, elle persistait à ne pas vouloir user de vin, malgré les recommandations des médecins. Elle guérit subitement d'un horrible ulcère une pauvre femme, en la baisant sur cette plaie dégoûtante. Des pièces d'argent qu'elle allait distribuer aux pauvres se chan-

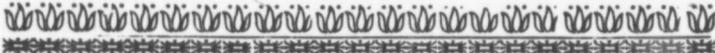
gè
nes
la
cel
dan
ma
ma
orp
tou
par
U
de
s'en
diri
gén
ouv
betl
tre,
sus
cœu
elle
coup
ler p
La
Com
gend
de 6
siècl
de c
tom
Pl
Saint
Avec
Bien
du h
paix.
nobis

gèrent en roses, entre ses mains, pour que le secret de ses aumônes fût ignoré du roi. Après la mort de son époux, retirée dans la solitude, elle fut le modèle des veuves, comme elle avait été celui des vierges au commencement de sa vie, et celui des épouses dans l'état du mariage. Elle ne vivait plus pour elle-même, mais elle était tout entière à l'amour de Dieu et au bien de l'humanité ; nourrir les pauvres, protéger les veuves, défendre les orphelins, soulager les malheureux, étaient ses occupations de tous les jours. Elle s'employa aussi, avec une habileté sans pareille, à apaiser les dissensions qui s'élevaient entre les rois.

Un jour, son fils Alphonse se mit à la tête d'une faction formée de mécontents, de gens sans aveu, à l'aide desquels il espérait s'emparer de la capitale et monter ainsi sur le trône. Denis se dirigea, avec une forte armée, vers Coïmbre devenue le quartier général d'Alphonse. Apprenant que les deux armées avaient ouvert les hostilités et que le sang coulait à grands flots, Elisabeth accourut au lieu où le père et le fils, armés l'un contre l'autre, allaient croiser le fer ; elle se jette au milieu des rangs, fait suspendre le combat, parle à Alphonse dont enfin elle touche le cœur, puis au roi dont elle réveille l'amour paternel, et ainsi elle réconcilie à la face des deux armées, le père offensé et le fils coupable. Ce triomphe de l'admirable Reine devait se renouveler plusieurs fois.

La mort vint la surprendre dans cette œuvre de charité. Comme elle se rendait à Estrénoz pour réconcilier son fils et son gendre, elle tomba malade et mourut, le 4 juillet 1336, à l'âge de 63 ans, après avoir reçu la visite de la Sainte Vierge. Trois siècles après sa mort, ses restes précieux étaient encore exempts de corruption. De nombreux miracles s'accomplirent à son tombeau.

Plus que jamais, à l'heure présente, devons-nous invoquer Sainte Elisabeth, qui a mérité le surnom d'*Ange de la Paix*. Avec la Sainte Eglise redisons-lui cette pieuse invocation : *Bienheureuse Elisabeth, Mère de la paix et mère de la patrie, du haut du ciel où vous triomphez, faites descendre sur nous la paix. Elisabeth pacis et patriæ mater, in celo triumphans, dona nobis pacem.* (Ant. du *Magnificat*, 2^{dcs} Vêpres.)



Parabole des blés



Au déclin de juillet, par les soirs assoupis,
Lorsque les blés sont mûrs et que la brise est lente,
Un chant mystérieux s'élève des épis
Dont la nappe s'étend par la plaine, ondulante.

Ce chant est doux comme un poème d'autrefois,
Car ils sont très anciens les blés à barbe blonde ;
La Bible de Moïse en parle à mains endroits,
L'homme ayant fait du pain dès l'aurore du monde.

C'est pourquoi leur poème a l'air d'un psaume hébreu ;
Et, comme un patriarche amateur de symboles,
Ayant beaucoup appris au livre du ciel bleu,
Ils parlent volontiers à l'homme en paraboles.

Ils disent : " Ici-bas, votre vie est un champ.

" Un homme, étant sorti pour faire ses semailles,

" Avait laissé tomber, par mégarde, en marchant,

" Un boisseau de son grain au milieu des broussailles.

" Le blé que l'homme avait laissé tomber ainsi

" Germa, mais vainement : car ses tiges penchantes

" Ne purent s'élever en épis, et ceci

" A cause des buissons et des ronces méchantes.

" Or, la saison d'après, avec un soc d'airain,

" L'homme ayant labouré longtemps ce sol en friche

" Et le voyant propice, y ressema du grain ;

" Et son blé devint grand, et sa moisson fut riche.

" Ainsi quand le très bon et très doux Laboureur

" A votre âme voulant confier sa semence,

" Y trouve enracinés et le mal et l'erreur,

" Il se fait précéder du soc à la souffrance.

" Et le sillon fini de ce labour pieux,

" Dieu sème, et sa moisson fait merveille ; et les anges,

" Quand arrivent les jours de l'été radieux,

" S'en vont amoncelant les gerbes dans ses granges.

Ainsi parlent les blés très vieux et très savants ;
Et jusqu'à ce que l'ombre ait fui devant l'aurore,
Inclinant tour à tour leurs fronts chenus aux vents,
Ils se disent entr'eux bien des choses encore . . .

LOUIS MERCIER.



Entretiens Séraphiques



Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea.

Il a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle.

(EPH. v. 25.)

FRANÇOIS, passionné d'amour pour le Christ Epoux ne pouvait pas (autre Jean qu'il était, il en porta du reste le nom au baptême) ne pas aimer son Epouse, l'Église *son corps, sa plénitude* (EPHE. I, 23); *Celui qui a l'Epouse est l'Epoux ; mais l'ami de l'Epoux est ravi de joie . . .* (Jo. III. 29.)

Il voit en elle l'épouse du Christ, sa plénipotentielle, et il se dévoue corps et âme pour Elle, à " cet ouvrage que Dieu a fait au milieu " de nous, et qui remplit tous les temps et tous " les lieux, Jésus-Christ et son Eglise. " (BOSSUET).

Sa foi envers Elle est parfaite : elle est pour lui " la colonne de la vérité " (I TIM. III, 15.) et il s'y cramponne de toutes ses forces pour ne pas faire naufrage. Aussi la liturgie chante de lui : " François, homme catholique et tout apostolique, enseigne la foi de l'Église Romaine ; il recommande de respecter plus que tout autre les prêtres. " Cela ennuie les Protestants et les socialistes, qui l'admirent tant saint François et le voudraient voir un des leurs !

Que dire de son culte pour le Pape, les Evêques, les Prêtres ? Le premier, il demande pour son Ordre un Cardinal protecteur ; il va très souvent consulter Rome ; prédit au Cardinal Hugolin, son ami, qu'il sera Pape (Grégoire IX), prend l'évêque d'Assise — Guido — pour père, et des prêtres il écrit des pages sublimes, surtout dans son testament : " Je discerne en eux le Fils de " Dieu . . . , eux seuls ils consacrent et administrent la Sainte

“ Eucharistie ; ils sont mes Seigneurs . . . et nous communiquent
 “ l’Esprit et la vie . . . “ Si sur ma route, un saint du ciel et un
 “ prêtre venaient devant moi, vite j’irais embrasser les mains
 “ de ce dernier et lui dirais : Oh ! attends-moi, Saint Laurent :
 “ car ces mains touchent le Verbe de vie et possèdent quelque
 “ chose de surhumain. ”

Tertiaires, quel est votre esprit de foi ? quel est votre culte,
 votre charité, votre soumission envers les Pasteurs de l’Eglise,
 surtout envers l’Evêque, *Ange de votre Eglise* (Apoc. II, 1.) :
 et envers le Pasteur des Pasteurs visibles, le Père par excellence,
 le Pape ! La règle vous demande une vraie soumission de
 volonté, de paroles, d’œuvres envers l’Eglise Romaine. (Ch.I, 1).

Et lui-même s’est livré pour elle. Et seipsum tradidit pro ea.

L’amour se prouve par les actes, dit saint Grégoire. Saint
 François a enrichi l’Eglise de ses vertus ; ce fut un vase d’or
 orné de perles précieuses ; soleil brillant, il l’a réchauffée par
 ses exemples, ses prédications et ses miracles ; il a fortifié
 ses murs par une triple forteresse, ses trois ordres (ECCL. 50).
 Tel fut le nouveau Simon, fils du Grand Prêtre Anias.

Pie X rappelait, le 4 août 1913, au Général des Dominicains
 ce devoir des Tertiaires de fortifier l’Eglise et de l’embaumer,
 à l’exemple du Père Séraphique : Les “ Tertiaires de l’un et
 “ l’autre Ordre (Dominicains et Franciscains) doivent unir
 “ leurs forces et rivaliser d’énergie pour défendre le Siège apos-
 “ tolique et la société chrétienne. ”

Comment ?

1) Soyez les vrais *enfants* de cette mère, car, *on n’est pas fils
 de Dieu si on n’est pas fils de cette mère.* (S. AUG.).

2) Soyez ses fidèles *sujets* : respect, fidélité, docilité, obéissance
 défense, soutien spirituel et matériel.

3) Soyez ses *membres* vivants : donc que tout ce qui la tou-
 che vous touche ; que ses joies soient vos pures délices, ses
 revers vos plus grands deuils ; allez-vous dire : “ Parce que je
 ne suis pas l’œil, je ne suis pas du corps ? ” — (I COR. XII, 16).
 A bas les égoïstes spirituels ! Ainsi on meurt comme sainte Thé-
 rèse, *Fille de la Sainte Eglise.*

G. A.



Le Vénérable Jean-Baptiste de Bourgogne.

(Suite)

Le Novice 1717-1718

LORSQUE Claude-François fit part à ses frères de ses secrètes aspirations vers une vie de pauvreté, de solitude et de sacrifice, ils lui opposèrent une multitude d'objections. — “ Comment, lui disait-on, vous dont la santé est si délicate, vous songez à entrer dans un Ordre aussi austère ? Vous ne résisterez pas à cette vie d'incessantes mortifications ! — Ce que font les autres, répondait-il, pourquoi, avec l'aide de la grâce divine, ne le ferais-je pas moi-même, en pénitence de mes péchés et pour l'amour de Dieu ? Trouvez-vous à ces religieux une mine sépulcrale ? Une sainte allégresse n'illumine-t-elle pas tôt leur visage, signe manifeste du contentement qu'apporte à l'âme la profession religieuse ? ”

Ses frères aussi bien que son hôte, Désiré VITLENÉ ne tardèrent pas à se convaincre que Claude-François ne reviendrait pas sur sa décision ; et cela d'autant moins qu'il avait l'approbation de son guide spirituel, le R. P. GALUZZI. Ils lui donnèrent donc leur consentement. Claude-François demanda son entrée au Supérieur de Saint-Bonaventure ; elle lui fut accordée : on lui enjoignit de se rendre au couvent de Sainte-Marie des Grâces, à Ponticelli, pour y commencer son noviciat. C'était au mois d'octobre 1717 ; Claude-François était dans sa dix-huitième année.

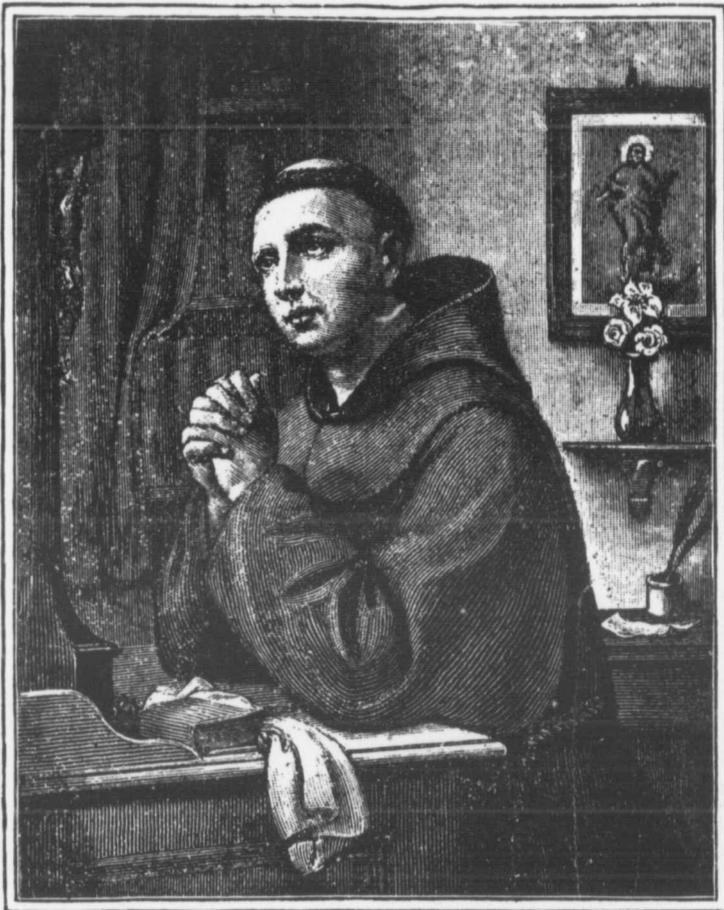
“ Ponticelli est une délicieuse retraite de la Sabine, à vingt sept milles de Rome, située dans une large et belle vallée tout encadrée de forêts. Ça et là, à travers les clairières, percent des sites pittoresques où l'on voit se détacher sur un

“ ciel bleu et tranquille, à côté de riantes habitations, des ruines
“ de châteaux démantelés, ou d’antiques et noirs villages. ”
C’est dans cette solitude que Claude-François du Tronchet
allait se préparer à la vie religieuse.

Dès son entrée dans le cloître, il se sentit chez lui. Son âme,
déjà entièrement détachée des choses de la terre, s’éleva encore
plus librement vers le ciel ; il était tout à Dieu. On pouvait
s’en apercevoir à la promptitude qu’il apportait à obéir au pre-
mier son de la cloche, à son maintien modeste, grave et recueilli.
Il n’avait pas encore revêtu le saint habit et déjà les religieux,
novices et même profès, s’édifiaient de ses vertus. Enfin, le
10 octobre 1717, après une retraite préparatoire, Claude-Fran-
çois reçut l’habit de Saint François et le nom de Jean-Baptiste.
Inutile d’essayer à décrire la joie intime du frère Jean-Baptiste
de Bourgogne, lorsqu’il se vit revêtu de la bure franciscaine
et ceint de la corde séraphique. Que rendra-t-il au Seigneur
pour une telle grâce ? Il s’élancera avec ardeur sur le chemin
de la perfection et y progressera à pas de géants, *exultavit ut
gigas ad currendam viam*, (Ps. XVIII, 6.) La vie fervente de
son noviciat devait se soutenir et se développer sans cesse
jusqu’à son dernier soupir.

Uniquement occupé des choses de Dieu, frère Jean-Baptiste
travaille à acquérir et à perfectionner en lui toutes les vertus.
“ Sa patience, dans le cloître, était supérieure encore à ce que
“ nous avons vu dans le siècle. Toujours les yeux fermés sur
“ les défauts d’autrui, il ne les ouvrait que sur sa bassesse et
“ aimait à s’accuser publiquement des moindres fautes. Les
“ austérités déjà si grandes de la règle ne lui suffisaient pas ;
“ il demandait à se flageller, à couvrir son corps de cilices et à
“ macérer sa chair par les abstinences. A l’exemple de son séra-
“ phique père saint François, qui eut en propre la pauvreté, il
“ s’appliquait à vivre entièrement dépouillé, ne conservant rien
“ de tout ce qui pouvait répugner à la plus stricte pauvreté
“ évangélique. Il obéissait à ses supérieurs, au dernier comme au
“ plus élevé, ainsi qu’il eût fait à Jésus-Christ même dont ils
“ tenaient pour lui la place.

“ Jamais on ne le surprenait à demander des nouvelles du



VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE DE BOURGOGNE,

FRANCISCAIN

1700 — 1726

“ monde ; si les frères s'en occupaient dans les conversations,
“ il en était contrarié. Telle se montrait sa charité pour tous,
“ telles sa douceur et sa bienveillance que chacun éprouvait
“ une vive affection pour lui et se sentait attiré vers cette
“ vivante image de la fraternité du cloître. En même temps
“ que la modestie dont il brillait lui donnait une forme angé-
“ lique, cette garde parfaite des sens le maintenait dans une
“ pureté inaltérable de corps et d'esprit, qui favorisait merveil-
“ leusement les communications divines. Dieu les faisait
“ abondantes à cette âme innocente, ornée de la grâce virgi-
“ nale de son baptême ; il sortait de l'oraison tout brûlant de
“ charité céleste et le cœur plein des sentiments les plus affec-
“ tueux pour la passion de Notre Seigneur et la bienheureuse
“ Vierge, Mère de Dieu.

“ Ainsi s'écoulait, dans la pieuse solitude de Ponticelli,
“ cette douce et sainte vie du noviciat, quand il plut à Dieu de
“ visiter son serviteur par la tribulation.

“ Le frère Jean-Baptiste, se regardant comme le serviteur
“ du couvent, prenait pour lui les travaux les plus humbles
“ comme les plus pénibles. Nettoyer les allées du jardin, bêcher
“ la terre, porter sur ses épaules de lourdes charges de bois, etc.,
“ étaient des occupations favorites qui allaient à son humilité.
“ Sa piété lui faisait trouver un plaisir particulier à soigner et
“ entretenir les fleurs qui servaient à orner l'autel du Très Saint
“ Sacrement. Souvent, pour arroser ces fleurs, il lui fallait
“ aller puiser à une fontaine de difficile accès, où conduisait une
“ montée rapide qu'il ne redescendait qu'avec une peine infinie,
“ portant un énorme vase d'eau entre les bras.

“ Or, Il arriva un jour, que, le pied lui ayant manqué, il
“ tomba à terre et sa poitrine frappa rudement contre le vase
“ qu'il portait. Le coup fut mauvais ; il en demeura comme
“ intérieurement brisé. En vain s'étudia-t il, par amour pour
“ son maître crucifié, à taire les douleurs aiguës de poitrine
“ dont il se sentait travaillé et le jour et la nuit. Quand une
“ fièvre ardente fut survenue, que cette voix qu'il avait aupa-
“ vant sonore eut comme disparu et que la respiration com-
“ mença à être plus embarrassée, il fallut bien déclarer la cause

" du mal et se mettre entre les mains du médecin. On constata
 " la présence d'un anévrisme intérieur, de tout point incur-
 " rable. Le Père Gardien se décida à envoyer à Rome frère
 " Jean-Baptiste ; il y recevrait de meilleurs soins au cou-
 " vent de Saint Bonaventure, et les supérieurs décideraient
 " si cette grave affection le rendrait impropre à la vie
 " religieuse.

" C'est au milieu des larmes de tous les bons religieux de
 " Ponticelli, attristés du malheur arrivé à leur jeune frère et
 " désolés de perdre un si vertueux novice, que ce cher malade
 " prit la route de Rome. Parfaitement résigné à la volonté
 " de Dieu ; il était seul joyeux et tranquille dans l'affliction
 " commune. Le danger de se voir obligé de quitter l'habit
 " religieux n'était pas sans peser cruellement sur lui ; mais
 " une confiance héroïque en Dieu, tenait son âme continuelle-
 " ment relevée vers le ciel, et lui donnait la force de comprimer
 " toute angoisse.

" Pendant le parcours de trente milles environ, de Ponticelli
 " à Rome, il ne parla que de la Bienheureuse Vierge Mère
 " de Dieu, et avec tant de suavité d'affection, qu'on l'enten-
 " dait s'écrier à chaque instant, comme transporté hors de
 " lui : *Heureux celui qui est vraiment dévot à Marie très sainte.*
 " Ses compagnons à leur tour avaient l'âme tellement inondée
 " de consolations célestes qu'ils ne sentaient pas la fatigue
 " de la route. Ils se trouvèrent rendus à Rome, comme ils
 " l'ont déclaré depuis, avant de s'être aperçus qu'ils fussent
 " arrivés.

" L'infirmerie reçut à Saint-Bonaventure le novice malade.
 " Les médecins de Rome s'accordant avec ceux de Ponticelli
 " sur la nature et la gravité du mal, on dut au bout de peu de
 " jours signifier au pauvre frère son arrêt : il fallait déposer
 " l'habit religieux et retourner chez les siens. Aucun coup ne
 " lui pouvait être plus sensible. Il supplia en larmes le Père
 " Gardien de vouloir bien le supporter encore quelques
 " jours parmi eux, pour lui donner le moyen d'obtenir de la
 " Vierge, sa bonne Mère, la santé qu'il avait perdue. Les lar-
 " mes du pieux enfant de Marie et cette ferme confiance en

“ la Mère de Dieu touchèrent le supérieur. Bien volontiers, il
“ accéda à une demande inspirée par de si admirables sentiments
“ et un sursis fut accordé au frère malade.

“ Entre tous les privilèges de Marie, le serviteur de Dieu
“ avait en singulière vénération celui de la Conception Immacu-
“ lée de la Mère de Dieu, et en cela il manifestait bien son esprit
“ séraphique : l'histoire de l'Eglise ne nous montre-t-elle pas
“ les Franciscains comme les champions infatigables de ce glo-
“ rieux privilège de la Mère du Sauveur des hommes ? Sans
“ plus tarder, frère Jean-Baptiste commença une neuvaine
“ où il conjurait avec ferveur cette toute puissante et très
“ glorieuse souveraine, par sa sainte et immaculée Conception,
“ de vouloir bien se laisser toucher en sa faveur et de dai-
“ gner lui obtenir de son divin Fils sa guérison. Ce cri
“ d'amour et de foi fut entendu de celle que l'Eglise n'appelle
“ pas en vain : *Consolatrice des affligés*. Dès les premiers jours
“ le mal avait assez diminué pour que les médecins étonnés ju-
“ geassent la guérison possible. Mais tout autre fut leur stupé-
“ faction quand, au commencement d'une seconde neuvaine
“ à l'Immaculée Conception, le malade se trouva entièrement
“ guéri. Ils purent entendre au chœur sa voix redevenue sonore ;
“ son visage avait recouvré ce teint vif et coloré des meilleurs
“ jours ; les plus dures fatigues n'excédaient point ses nouvelles
“ forces. Aussi le frère convers, chargé de les mettre à l'épreuve,
“ en était-il rempli d'admiration ” ; il ajoutait que jamais il
n'avait rencontré de novice si vertueux.

Revenu à la santé par l'intercession de Marie Immaculée, frère Jean-Baptiste n'avait plus qu'un désir : retourner au plus tôt à son cher noviciat. Il demanda cette nouvelle faveur à ses supérieurs qui la lui accordèrent volontiers. Il quitta donc Rome sans même demander à voir sa famille : n'avait-il pas dit au monde un éternel adieu ?

De retour à Ponticelli, il apporta une nouvelle ardeur au travail de sa sanctification. Bientôt les suffrages unanimes de la communauté l'autorisèrent à faire profession. Il se prépara à cette grande action par la retraite, et, le 25 novembre 1718, en la fête de sainte Catherine, vierge et martyre, il

émit les vœux solennels : frère Jean-Baptiste de Bourgo-
gne appartenait pour toujours à la famille du séraphique
François. (1)

(A suivre.)

FR. A. M. C.



Nouvelles de Rome



Pénitence et prière. — Une lettre du Pape au Cardinal Vicaire, au début du Carême, mérite d'être rappelée car elle dépasse évidemment les limites de Rome et de la sainte Quarantaine. Le Saint-Père, après avoir rappelé ses efforts, infructueux jusqu'à présent, pour ramener la paix en Europe, signale une association de prière et de pénitence inaugurée par quelques dames catholiques en vue du Carême et dans le but d'obtenir de Dieu la paix tant désirée. Le Saint-Père approuve et encourage cette ligue sainte et l'étend à tous les pays belligérants et neutres du monde entier. Il y invite surtout les femmes : mères, sœurs ou filles des hommes qui combattent et meurent sur les champs de bataille, et spécialement les familles et groupements catholiques. De tous côtés, arrivèrent au Saint-Siège des télégrammes d'adhésion de la part des centres de l'Union des femmes catholiques érigée en Italie. Nul doute que nos Fraternités de Sœurs tertiaires, si nombreuses dans le

(1) Monsieur l'abbé Chère, chanoine honoraire de Saint-Claude, a publié en 1874, une vie de notre Vénérable. C'est de ce travail que nous nous inspirons surtout, quand nous ne le citons pas textuellement.

Les dates sont celles que donne le R. Père Postulateur général dans l'exposé de la cause offert au Souverain Pontife.

monde entier, ne veuillent répondre à cet appel du Pape et intéresser auprès de Dieu, en faveur de la paix, le grand apôtre de la fraternité et de la paix, notre séraphique Père saint François d'Assise !

Encore le Carême — Il nous est doux, après Pâques, de revenir sur le carême, pour rappeler les manifestations de foi et de piété qui l'ont signalé, cette année. Dès le début eurent lieu des cérémonies grandioses, à Saint-Pierre, autour du Crucifix miraculeux dit de " Saint-Marcel. " Conservé dans l'église de ce nom, il était autrefois porté en procession dans les rues de Rome, à chaque année sainte, et chaque fois on remarquait la présence de foules considérables. Cette fois, la procession de pénitence se fit à l'intérieur de la basilique de Saint-Pierre. Le concours des fidèles — et l'on peut dire qu'il s'agit presque exclusivement des Romains, les étrangers étant retenus loin de Rome par la guerre — fut tel, qu'il fallait remonter au Jubilé de 1900 et aux fêtes de la béatification de Jeanne d'Arc pour retrouver le pareil.

Au cours de cette sainte Quarantaine, les Stations des églises de Rome furent plus suivies que de coutume. Il était visible que les événements du front émouvaient les cœurs et les portaient à la prière. Les journaux catholiques donnaient chaque jour un bref historique des Stations. Plusieurs, en effet, doivent leur origine aux invasions des Barbares qui menaçaient la ville de Rome et aux processions de pénitence que les papes ordonnaient alors pour conjurer le péril. Les offices mêmes du Missel et du Bréviaire, pour les premiers dimanches du Carême, conservés jusqu'à présent, reproduisent les angoisses du peuple et le recours de tous à la miséricorde du Seigneur. Rien n'était plus d'accord avec les sentiments qui remplissent actuellement les âmes, et cela explique l'affluence des fidèles aux différentes Stations. Les prélats eux-mêmes et souvent les cardinaux y sont allés présider les processions de pénitence et le peuple qui remplissait même les grandes basiliques répondait au chant des Litanies et du *Miserere*.

La semaine sainte. — Cet élan de piété se continua durant la grande semaine. Le Jeudi Saint, par un soleil d'été,

on put voir les rues pleines de monde comme aux jours de grandes fêtes. Les fidèles, c'est-à-dire à peu près toute la population, se rendaient aux reposoirs appelés ici " les sépulcres " pour y adorer la sainte Eucharistie mise en réserve pour le lendemain. La saison avancée et la température exceptionnellement douce de l'hiver avaient favorisé la parure de ces reposoirs ; dans toutes les églises, l'autel paraissait enveloppé de nuages de fleurs généralement blanches, parfois roses. Dans les basiliques cependant, suivant la coutume, c'est la lumière qui dominait fournie par des centaines de cierges très artistiquement disposés. Le Vendredi Saint, il y eut le même empressement à Sainte-Croix-de-Jérusalem, pour la procession de la Croix et l'ostension des insignes reliques de la Passion conservées dans cette basilique. De grands personnages des plus illustres familles de Rome font partie de l'Association de la Sainte-Croix, qui a pour protecteur le cardinal Cassetta et pour président le prince Marc-Antoine Colonna. A celui-ci appartenait l'honneur de porter la Croix, entouré des dignitaires de l'Association, et de lire l'émouvante consécration qui se fait après l'ostension de la grande relique de la Vraie Croix. Jadis le Pape prenait part à cette manifestation. Il se rendait, pieds nus, de Saint-Jean-de-Latran à Sainte-Croix-de-Jérusalem et, durant le trajet, il encensait lui-même la précieuse relique qu'on portait devant lui.

La naissance de Rome. — Le *Natale* (naissance de Rome), c'est-à-dire l'anniversaire de sa fondation par Romulus, donne lieu généralement à quelque manifestation patriotique. Depuis un certain temps, l'usage s'est introduit de convoquer les enfants des écoles à une démonstration de ce genre sur le mont Palatin, avec accompagnement de musique et de discours. Cette année, la fête de Rome coïncidait avec le Vendredi Saint. Par un sentiment de haute convenance, sinon de pure religion, la municipalité supprima cette manifestation et attribua aux œuvres de guerre les fonds qu'il aurait fallu y consacrer. Il y eut bien quelques mécontents qui réclamèrent et voulurent organiser une protestation, mais on peut dire que l'immense majorité des Romains approuva la mesure prise par les édiles, jugeant avec eux que tout anniversaire, si important soit-il,

doit s'effacer devant celui de la Rédemption du genre humain.

Chez les Franciscaines Missionnaires de Marie. — Le jeudi, 13 avril, veille de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à la Maison Généralice de l'Institut, via Giusti, s'éteignait doucement une des premières compagnes de la Fondatrice, la Révérende Mère Marie de Sainte-Véronique. La vie de cette religieuse, née de Guigné, se confond avec celle de Mère Marie de la Passion et avec les origines du florissant Institut. Elle fut toute de sacrifice et souvent d'héroïsme et se termina par des années de souffrances acceptées, non seulement avec résignation, mais avec amour. La Révérende Mère Marie-Véronique avait contribué aux fondations de Rome, de Paris, d'Angleterre, elle fit celle d'Assise et surtout celle du Canada. Cette dernière fut une de ses plus belles œuvres. Douée d'une riche nature, d'une distinction parfaite et de hautes vertus, Mère Véronique exerçait une influence profonde partout où elle passait. Dans la société distinguée de la ville de Québec, elle laissa une impression ineffaçable ; aussi n'a-t-elle pas peu contribué, par son action personnelle, à établir solidement l'œuvre prospère et le noviciat fécond que l'Institut possède en cette ville. Réduite à l'impuissance pendant ces dernières années, elle édifiait les Sœurs par sa patience et son esprit de prière : ce fut pour toutes une profonde douleur de voir disparaître avec elle une des dernières dépositaires des souvenirs et des traditions des premiers temps.

Le Bienheureux Gabriel Maria. — Les lecteurs de la *Revue* savent que, depuis plusieurs années, se traite en cour de Rome le procès de béatification, ou plutôt de reconnaissance du culte, du bienheureux Gabriel-Maria, fondateur, en même temps que sainte Jeanne de Valois, de l'Ordre royal des Annonciades. Grâce à l'activité du R. Père Postulateur des causes de nos Saints à Rome, et du T. R. P. Othon, Vice-Potulateur de la cause, plusieurs pas en avant ont été faits durant ces derniers temps. Les écrits du Bienheureux ont été réunis, portés à la Sacrée Congrégation des Rites, qui par deux décrets du 18 février a permis de les examiner et a nommé les censeurs à cet effet. Le cardinal Cassetta, Préfet de la Sacrée Congrè-

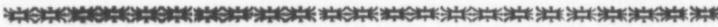
gation du Concile, a été nommé Ponent de la cause. Il est à souhaiter que celle-ci désormais avance rapidement. Cette reconnaissance de culte, en même temps qu'elle procurera une nouvelle gloire à l'Ordre franciscain en France, sera, nous osons l'espérer, le signal d'une nouvelle floraison du bel Ordre de l'Annonciade, ruiné par la Révolution française, qui ne compte plus qu'un seul monastère dans notre pays, à Villeneuve-sur-Lot.

Les papes et la paix. — Cette année, en juin et juillet respectivement, Rome célébrera l'anniversaire de deux papes qui, en des temps fort troublés, ont considérablement travaillé pour le retour de la paix : Léon III, mort en 816, et Innocent III, en 1216. Du premier, on garde un *Triclinium* orné de belles mosaïques qu'il avait fait construire au Latran. Ruiné lors de la reconstruction de la basilique, ce monument fut restauré par Benoît XIV et placé sur le côté de la place du Latran, derrière la Scala-Santa. Les pèlerins peuvent, en le visitant, constater que c'est un monument à la paix. Il porte en exergue à son sommet : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. C'est le résumé du règne de ce Pontife qui eut la gloire de couronner Charlemagne empereur d'Occident. Innocent III est célèbre par les luttes qu'il eut à soutenir pour la liberté et la dignité du Saint-Siège. Elles se terminèrent par le triomphe de l'Eglise et la paix des nations unies sous la paternelle égide du Pape. Au dire de plusieurs auteurs, c'est Innocent III qui aurait prescrit de répondre au troisième *Agnus Dei* de la messe : *Dona nobis pacem*, donnez-nous la paix, au lieu de *miserere nobis*. On se propose, à Rome, de ne point laisser passer inaperçus ces deux anniversaires. Il ne peut être question évidemment d'organiser des fêtes grandioses comme le mériteraient ces événements, mais des prières, surtout pour le rétablissement de la paix. Daigne le Seigneur Tout-Puissant qui tient dans ses mains les cœurs des rois, donner à N. S. P. le pape Benoît XV la consolation de ressembler à ces deux grands Pontifes, ses prédécesseurs, en devenant l'instrument du retour de la paix dans le monde !

ROMANUS.



Chronique franciscaine



CANADA — MONTRÉAL

CÉRÉMONIE DE PROFESSION

LE couvent de la rue Dorchester, dont le titulaire est le grand saint Joseph, a vu, le 10 mai dernier, la solennité de ce saint Patriarche rehaussée par une cérémonie de profession solennelle. Un de nos frères convers était l'heureux élu du jour. Conformément au Rituel Romano-Sérâhique, avant la Messe solennelle, chantée par le R. P. Gardien qui présidait la cérémonie, le R. P. Louis-Joseph montre dans saint Joseph le modèle de l'âme religieuse, qui se voue au travail de sa perfection par la pratique des trois conseils évangéliques : pauvreté, obéissance et chasteté. Après le sermon, la Messe commence et se continue jusqu'au verset du second *Alleluia* ; à ce moment a lieu la cérémonie de la profession qui offre des ressemblances frappantes avec celle des ordinations ; lorsque le religieux a émis ses vœux entre les mains de son Supérieur, celui-ci dans une longue prière appelle sur le nouveau profès les bénédictions du ciel ; puis la messe continue. La bénédiction du Très Saint Sacrement termine cette touchante cérémonie. Désormais le religieux ne s'appartient plus : il s'est lié à la croix avec son divin Maître.

RÉUNION DES ZÉLATRICES

LE dimanche 21 mai, les zélatrices de Montréal ont eu leur réunion du printemps. Les deux tiers environ purent répondre à la convocation. Après une courte prière, le R. P. Directeur de la *Revue* rendit compte aux zélatrices du résultat de leurs efforts ; elles purent constater que leur travail n'a pas été stérile, bien au contraire. Le Révérend Père les en a remerciés : toujours plus et toujours mieux, telle est la consigne à laquelle toutes doivent être fidèles. Toujours plus d'abonnés et toujours plus de régularité dans la collection de l'abonnement, c'est la résolution que toutes ont emportée avec les remerciements du R. P. Directeur, remerciements qui d'ailleurs ne sont rien en comparaison de la récompense par Dieu réservée à leur

zèle apostolique. Qui ne sait, en effet, que répandre la bonne presse, c'est faire œuvre éminemment apostolique, puisque c'est apporter la lumière de la vérité où règnent les ténèbres de l'erreur ? C'est là, pour les tertiaires, un moyen à leur portée de s'acquitter d'une des prescriptions de leur Règle au sujet de la lecture (Ch. II, 8.) C'est aussi une façon de montrer qu'ils sont pénétrés de l'esprit tout apostolique de leur Séraphique Père.

A la fin de la réunion, le Père Directeur annonça le pèlerinage annuel des zélatrices, le samedi 1^{er} juillet, auquel elles peuvent inviter les dames et demoiselles de leur connaissance. Enfin comme souvenir sensible de cette réunion, les zélatrices ont emporté une splendide gravure : La Vierge Franciscaine.

LACHINE

A L'occasion de la Visite canonique, les tertiaires de Lachine ont eu une petite retraite sous la direction du R. P. Joachim-Joseph du couvent de Montréal. Cette fraternité, après des commencements bien humbles, compte aujourd'hui plusieurs centaines de membres, preuve manifeste de la bénédiction de Dieu et de la protection de son titulaire, saint François d'Assise. A la clôture de cette retraite, vingt-sept (27) personnes ont pris l'habit et vingt-deux (22) novices ont fait profession. Toutes ces nouvelles recrues, nous en avons la certitude feront aimer le Tiers-Ordre autour d'elles par leurs exemples et leur conduite vertueuse puisque le Tiers-Ordre doit donner aux paroisses leurs meilleurs paroissiens. Voici les membres du nouveau Discretoire :

Mesdames THOMAS COMEAU, Gédéon GROULX, Léandre DOUILLETTE, Adélarde ALLARD, Delphis PAUZE, Joseph LARIVÉE, Ludger COURSOL, Alexandre DUSSAULT, Léon PRESSAULT, Mesdemoiselles Louisa PILON, Emma SAINT-DENIS, Elzire BINETTE.

SAINT EPHREM D'UPTON

LES Tertiaires d'Upton ont apprécié à sa juste valeur le grand bienfait de la Visite Canonique que leur a procurée leur pieux Directeur, du 14 au 18 mai dernier. Malgré les travaux urgents de cette époque de l'année et une température moins que clémente, l'assistance aux saints exercices présidés par le R. P. Marcel-Marie, du couvent de Montréal, n'a cessé d'être nombreuse, tous les jours Animés d'un grand esprit de foi, les membres des deux fraternités

ont
faire
To
encor
foi, c
Le
par
Le
Fra
I
selle
Fafar
A. M.
Fra
S
phaël
Séc
gnan
Eloi

Not
de
naire
Cheva

D
c
guerre
s'agit
Père sa
Quel

ont également eu à cœur de se présenter au Père Visiteur, pour satisfaire au précepte de la Règle sur ce point.

Tout fait donc présager un regain de vie franciscaine plus intense encore chez les Tertiaires de Saint-Ephrem, dans un nouvel élan de foi, d'espérance et de charité.

Les exercices de la Sainte Visite se sont terminés le 18 au matin par une cérémonie de prises d'habit et de professions.

Les élections ont donné le résultat suivant :

Fraternité de Saint-François :

Ministre : M. Raphaël Loïsele ; *Assistant :* M. Jacques Loïsele ; *Maître des Novices :* M. Vital Aubin ; *Secrétaire :* M. Pierre Fafard ; *Trésorier :* M. Horace Brunelle ; *Discrets :* MM. A. Bernier, A. Maurice, Eloi Laflamme, E. Desorey.

Fraternité Sainte-Elisabeth :

Supérieure : Mme Antoine Bernier ; *Assistante :* Mme Raphaël Loïsele ; *Maitresse des novices :* Mme Alexis Villandry ; *Secrétaire :* Mlle Rose-Anna Tessier ; *Trésorière :* Mlle Exilda Lusignan ; *Discrètes :* Mme Marc Mcduff, Urbain Laforce, Joseph Aubé, Eloi Laflamme.

A TRAVERS LE MONDE

FRANCE

UN FRANCISCAIN DÉCORÉ

Notre gravure illustre les quelques lignes que le dernier numéro de la Revue a consacrées au R. P. François Blanc, Missionnaire Apostolique de Chine, Aumônier militaire deux fois blessé. Chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la croix de guerre.

ITALIE

DANS LE PAYS DE TRENTE

DANS l'*Araldo* de Venise, journal mensuel publié par les Franciscains de cette province, nous trouvons un épisode de la présente guerre qui ne manquera pas d'intéresser et d'édifier nos lecteurs. Il s'agit de la sainte Eucharistie, dévotion si chère à notre séraphique Père saint François. Voici le fait :

Quelques jours avant l'occupation italienne, le village de TORCEGNO

était demeuré privé de tout secours religieux : le curé avait été interné en Autriche et d'un moment à l'autre tout le pays devait être évacué. Et cependant le Tabernacle conservait encore son divin Prisonnier... Allait-on l'abandonner, puisqu'il n'y avait aucun prêtre pour consommer les saintes espèces ou au moins les faire consommer ? Que faire ?... La fervente piété de cette population lui suggéra cette solution qui nous reporte aux temps de la primitive Eglise, lorsque les premiers chrétiens, en butte aux persécutions, ne reculaient devant aucun sacrifice pour mettre les mystères eucharistiques à l'abri des profanations païennes.

On choisit un enfant de six ans et on l'instruisit avec soin de l'office qu'il allait avoir à remplir. Le dimanche matin, l'enfant vêtu de blanc, calme, pieux et recueilli, nouveau Tarcisus, ouvre, au milieu de l'émotion générale, la porte du Tabernacle, prend le saint ciboire et de ses mains innocentes distribue la sainte communion aux fidèles qui, se jugeant en état de grâce, se sont approchés de l'autel. Nombreuses sont les hosties ; pour les consommer toutes, chacun doit en recevoir plusieurs. La distribution achevée, l'enfant fait l'ablution du vase sacré et se purifie les mains. Le divin Prisonnier n'avait plus rien à craindre : il était à l'abri dans le cœur de ses admirables disciples.

NOTA. — Afin que la REVUE puisse être un lien de famille entre nos diverses Fraternités du Canada et des Etats-Unis, nous demandons instamment aux Secrétaires ou aux Supérieurs des Discretsaires de nous faire, à l'occasion, l'aumône de quelques lignes concernant les événements édifiants, vêtements et professions, et les œuvres de leurs fraternités. Que chacun apporte sa fleur, toute petite qu'elle soit, et le bouquet de famille réjouira tous les cœurs.

Nous réclamons en particulier ces relations au décès des Tertiaires. Pour chacun que l'on veuille bien nous communiquer, au plus tôt et avant le 4 de chaque mois, les noms et prénoms du défunt, son nom de religion, la date et le lieu du décès et le nombre d'années de profession dans le Tiers-Ordre. Si la vie ou la mort de la personne défunte offre quelque particularité plus édifiante, pourquoi ne pas la signaler et l'offrir en exemple aux lecteurs de la REVUE ? Il ne faut pas laisser perdre ce bien de famille.

A. M. C.

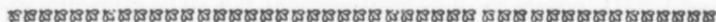




Figures franciscaines

Léon Harmel

Le bon Père



A Nice, sur la fin du mois de novembre dernier, en sa résidence d'hiver, âme chevaleresque et juvénile dans un corps courbé par le poids des ans, s'éteignait dans la vision du ciel, celui qu'on nous avait habitués dès notre adolescence à dénommer le " Bon Père ".

J'avais treize ans lorsque pour la première fois, j'eus la fortune de voir et d'entendre Léon Harmel. Depuis, son image ne s'est plus effacée de ma mémoire, et tel je le vis alors tel il m'apparut plus tard. Si bien que je m'étais fait à l'idée que de pareils hommes ne doivent pas vieillir. Ne sont-ils pas appelés, dans les desseins de la Providence, à s'acquitter ici-bas d'une tâche à laquelle les jours accordés à la moyenne des hommes ne peuvent suffire. Des ouvriers de Dieu, de la trempe de Léon Harmel, devraient vivre une éternité. Je m'étais, pour ma part, tellement fait à cette conception que je ne pouvais me rendre à l'évidence lorsque une lettre de Nice m'annonça son récent trépas.

Ainsi tout à un terme ici-bas. Les existences les mieux remplies ont à disparaître tout comme les vies des parasites et des inutiles. Du moins le Bon Père a-t-il vécu quatre-vingt-six ans. Ces quatre-vingt-six années, il n'eut garde de les gaspiller. Bien au contraire il sut les faire valoir, et qui dira la merveilleuse fécondité de cette vie étonnamment active !

* * *

" L'œuvre de Léon Harmel, a dit un évêque, se résume dans le nom désormais inséparable du sien : "*Le Bon Père*"... Ce ne sont pas seulement ses soixante-dix enfants, petits enfants, ou arrière-petits enfants (dont trente-cinq combattent sur les champs de bataille et dont plusieurs y sont tombés

glorieusement) qui le lui donnent avec l'accent qu'y savent mettre l'amour, la vénération, la reconnaissance, la piété filiale de ces trois, de ces quatre générations que les anciens patriarches se glorifiaient de bénir comme il les a bénies lui-même à son heure suprême ; ce nom de *père* lui avait été décerné par ces 1.200 ouvriers du Val-des-Bois, dont il a su se faire une seconde et vaste famille. Elargir le cercle intime de la famille chrétienne, l'étendre du foyer à l'usine, la transporter de l'ordre intime à l'ordre social : voilà son œuvre glorieuse et féconde. "

L'évêque de Nice loue à bon droit la générosité avec laquelle Léon Harmel se posait en présence de la question sociale sans essayer, " comme tant d'autres, de la nier, ni de l'éluider, ni de s'en désintéresser. " Au fait, le Bon Père s'appliqua-t-il plutôt à la résoudre, dans le domaine des faits. Chez lui, l'exécution précédait les discours. Or, comment traiter de " chimère " les affirmations d'un homme qui vous disait avec ce ton persuasif que donne une expérience décisive : " Voici ce que nous devons faire, nous patrons, pour assurer le mieux être de nos ouvriers. "

Les réformes qu'il préconisait, il les avait introduites au Val-des-Bois. Vous eussiez cru, de prime abord, aux rêves utopistes d'une âme exagérément débonnaire. Mais aussitôt surgissait devant vous la surprenante organisation de la famille ouvrière du Val. Dans cette vaste région manufacturière, qui a pour moteur de ses industries les eaux actives de la Suippe, M. Léon Harmel et son frère avaient fondé dès 1846 un important établissement de filature. Des centaines d'ouvriers, la plupart sans religion et imbus d'utopies socialistes comme ils l'étaient presque tous, y travaillaient. Dès qu'il les eut connus et aimés (et ce fut pour lui une même chose), Léon Harmel eut le sentiment qu'il avait près d'eux une mission providentielle ; et sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise, il résolut de transformer cette agglomération de travailleurs en une famille, dont il serait le père.

" Grâce à une action énergique autant que discrète, mais intelligente et persévérante, il y réussit. Après avoir ranimé, dans ces âmes hostiles ou indifférentes, la foi et la charité qui devaient les unir en des associations religieuses, il greffa sur ces

as
de
à
int
air
far
]
gar
tell
à la
tra
l'éq
san
dan
Léo
que
leur
gne
Il
cour
lons
espr
nom

Le
à l'h
anné
avec
Il
quels
" I
exere
une
de n
enfant
longt

associations les institutions économiques les plus modernes, destinées à pourvoir à leurs besoins temporels. Il les y appela à faire valoir leurs revendications, à défendre et à gérer leurs intérêts, il les convia le premier au partage des bénéfices, et c'est ainsi qu'il a réalisé dans le monde industriel, cette grande famille chrétienne, dont sa foi lui avait révélé l'idéal."

Léon XIII avait en vue l'effort réalisé au Val pour la réorganisation chrétienne de la cité ouvrière, lorsqu'en son immortelle encyclique sur la "Condition des Ouvriers", il rappelait à la chrétienté le droit de l'ouvrier à vivre et à faire vivre de son travail la femme et les enfants commis à ses soins. Cet appel à l'équité eut, dans le monde, un retentissement colossal, presque sans précédent dans les annales de la Papauté. L'on vit alors, dans leurs congrès, les ouvriers, même socialistes, acclamer en Léon XIII "l'ami des travailleurs." Léon Harmel eût voulu que les patrons catholiques fissent de cette "Charte du travail" leur livre de chevet ; et il s'appliqua à en propager les enseignements dans son *Catéchisme du Patron*.

Il s'était assuré pour la rédaction de cet ouvrage, le concours d'hommes éminents, économistes et théologiens. Signations, parmi ces derniers, un de nos Pères qu'on n'a pas oublié, esprit pénétrant, cœur généreux, entraînant par sa parole. J'ai nommé le T. R. P. Ferdinand Cochet.

* * *

Le nom de ce Frère Mineur si nécessairement lié en France à l'histoire du mouvement franciscain des trente dernières années, m'amène à considérer Léon Harmel dans ses attaches avec la grande famille séraphique.

Il avait été reçu au Tiers-Ordre vers l'âge de 31 ans. Voici, en quels termes, il y fait lui-même allusion :

"La grande et aimable figure du Patriarche d'Assise a exercé sur nos âmes une séduction qui s'est traduite par une admiration passionnée de son caractère — Plusieurs de nos fils et plusieurs de nos filles sont devenus ses enfants dans le premier et le second ordres. Nous-mêmes, dès longtemps, en 1860, mon Père, mes frères et moi, nous

avons été reçus dans le Tiers-Ordre par le R. P. Stanislas.

“ Dès ce temps, nous avons étudié la Règle. La légende de Saint François et les Fioretti faisaient nos délices ! Ces lectures apportaient à nos cœurs la paix et la joie. Nous avons été fortifiés dans nos traditions de simplicité et de foi. Notre profession de religieux dans le monde nous a fait mieux comprendre la nécessité de l'unité de conscience, l'importance de nous montrer, à l'exemple de nos pères, aussi chrétiens dans nos affaires et dans nos relations que dans notre vie privée.

“ La charité de saint François et son ardeur pour le salut des âmes nous ont amenés à susciter l'apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier.

“ Elles nous ont donné confiance dans le peuple par cette affection de choix que notre séraphique Père montrait envers les plus malheureux et les plus délaissés. En sorte que les œuvres du Val-des-Bois sont un fruit du Tiers-Ordre. ”

En un temps où, par de subtiles distinctions auxquelles les faits, hélas ! ont infligé de salutaires, mais attristants démentis, l'on rêvait de mettre dans le même individu le chrétien à part du citoyen, de l'industriel, du négociant ou du banquier. Léon Harmel avait trouvé, par le Tiers-Ordre, le secret de cimenter en un seul bloc ces différents rôles, de manière que les devoirs civiques et professionnels fussent soumis à une conception unique. On sait que l'une des particularités des modernistes fut de s'abriter à l'ombre de ce prétendu sectionnement de la personne humaine pour se soustraire au magistère et au gouvernement de l'autorité religieuse. Léon Harmel prétendait que l'on fût catholique tout d'une pièce. Pas de partie double dans la conduite d'un homme, à qui sa foi doit faire entendre que la soumission au Dieu souverain est totale, sans restriction, ni division.

Ce fut l'une des préoccupations dominantes de nos Congrès franciscains de donner du relief à cette vérité d'ordre pratique, dont l'oubli ou la méconnaissance ont eu dans le présent comme dans le passé des effets si désastreux. Léon Harmel s'y conforma toute sa vie. Il eût pu, sans forfanterie, se rendre ce témoignage : “ Ce que je crois, ce que je veux, ce que j'aime, ce que



Franciscains à l'Armée

R. P. VENANCE GUICHARD
Missionnaire Apostolique de Chine
Infirmier, militaire

R. P. BERNARDIN FERNIQUE,
Infirmier militaire.

R. P. FRANÇOIS BLANC,
Missionnaire Apostolique de Chine, Aumônier militaire deux fois blessé.
Chevalier de la Légion d'Honneur, Décoré de la Croix de guerre

je
d'a
tho
cai
qui
Mè
agr
div
des
dai
en
env
resj
sou
I
à R
rale
et q
fau
vot
chrè
inst
L
du s
titu
ceux
asso
Si,
ligne
sein
auto
man
Ol
mot
Il

je pratique ; pour tout dire, mon programme de doctrine et d'action, allez le demander à Rome !”

L'on peut dire de lui comme de certains Saints : *vir totus catholicus*. Catholique, il le fut en tout et partout. Ce franciscain en redingote s'était fait en cela le fervent disciple de celui qui aimait à se tenir “ sous les pieds de la Sainte Eglise, sa Mère, ” ne voulant avoir sentiments, ni projets qui ne fussent agréés, bénis et encouragés par elle. Convaincu que le Pape, divinement assisté par l'Esprit de Dieu, apportait à chacun des tournants de l'histoire, la parole, le conseil, la ligne de conduite appropriés au moment, il recommandait, en privé comme en public, le devoir pour le croyant digne de ce nom de montrer envers ce magistère si autorisé, non un sentiment de déférence respectueuse qui peut s'allier avec l'esprit de révolte, mais une soumission empressée et débonnaire.

Il me souvient d'avoir ouï Léon Harmel développer ce thème, à Rome, en l'église Saint-André, au cours d'une séance générale du Congrès franciscain de l'an 1900. Avec quelle chaleur et quelle conviction ne disait-il pas : “ Voulez-vous ne pas faire fausse route ? Tournez vers Rome votre regard, vos oreilles, votre esprit, votre volonté. Là est le salut, le mot d'ordre du chrétien, le gage assuré de la rénovation de tout, hommes et institutions, dans le Christ Jésus, à qui seul louange et gloire ! ”

Léon Harmel, l'oreille tendue vers le Vatican, dans l'attitude du soldat qui entend les ordres du chef et les exécute avec promptitude et ponctualité, mérite d'être proposé pour modèle à tous ceux, et ils sont nombreux, qui, dans l'anxiété de leur âme assoiffée de certitude, s'écrient : “ Ciel, qui donc me guidera ? ” Si, dans les milieux catholiques, l'on se fût inspiré de cette ligne de conduite, la cohésion des esprits et des volontés au sein de l'Eglise militante eût été plus grande, plus efficace autour du *Credo* et du Décalogue. ” Telle était, du moins, la manière de voir de Léon Harmel.

Oh ! il fit mieux que de recommander l'esprit de ralliement au mot d'ordre lancé par le Vatican.

Il prêcha d'exemple.

* * *

Le congrès franciscain international de Rome avait été précédé d'assemblées analogues, notamment en France et en Italie. Le projet en avait été mûri au Val-des-Bois.

Du 18 au 20 juillet 1893, sur les instances du Bon Père, un groupe de Frères Mineurs, de prêtres et de laïques, se réunissaient au Val, sous la présidence d'un délégué du Général de l'Ordre. Le but de cette réunion fut d'aviser aux moyens les plus appropriés à faire connaître le Tiers-Ordre, de le répandre et de lui faire produire les fruits de salut qu'en attendait Léon XIII.

Le compte-rendu, que nous avons eu sous les yeux, est déjà un raccourci de ce qui, plus tard, au cours de solennelles et inoubliables séances, devait donner lieu à des discussions animées du plus pur zèle évangélique.

Léon XIII, dans une lettre au P. Turbiglio, délégué du Rme P. Louis de Parme, général des Franciscains, bénissait les travaux de cette réunion, "due, disait le Pape, à la générosité et à l'initiative de son bien-aimé fils Léon Harmel."

Un an plus tard, le Bon Père est aux pieds du Pontife. Voici ce qu'il écrivait aussitôt après l'audience, au R. P. Jules Maynadié (1) : "Dès que j'ai prononcé le nom du Tiers-Ordre, le visage du Saint-Père s'est illuminé. Il s'est renversé sur son fauteuil en disant : "... Voilà douze ans que je demande que le Tiers-Ordre de Saint-François revienne à ses premières traditions. Dans notre temps, nous nous trouvons en présence de maux analogues à ceux qui désolèrent le XIII^e siècle, et la puissante création de saint François est aussi efficace qu'à son origine." — Le Pape avait ensuite "vivement loué" l'assemblée du Val-des-Bois et demandé avec instance que les résolutions n'en demeurent pas lettre morte. "Le Tiers-Ordre de saint François, concluait-il, réorganisé pour l'action sociale, pourrait partout produire de merveilleux fruits, et spécialement sauver la France !"

Sauver la France par le Tiers-Ordre ! Ce fut le rêve de Léon Harmel ! Il eut hâte de se mettre à l'œuvre et les religieux qui

(1) C'est ce même Père Jules, du Sacré-Cœur, qui reçut à la profession dans le Tiers-Ordre M^{gr} DELLA CHIESA, depuis Benoît XV.

s'y dévouèrent avec le plus d'ardeur, tels le T. R. P. Ferdinand et le R. P. Jules, rencontrèrent auprès de lui, encouragements, conseils et appui.

La mode était aux congrès. On y avait recours avec succès pour des fins diverses. Le "Bon Père" jugea que ce moyen aiderait avantageusement la cause du Tiers-Ordre, ferait tomber les préjugés, donnerait du relief à cette puissante institution, provoquerait autour de cet important sujet le heurt des idées d'où jaillirait la lumière, préluderait aux résolutions viriles et fécondes, ferait se rencontrer les religieux des différentes obédiences, circonstance qui sans doute donnerait lieu à plus d'entente et reconstituerait dans son unité primitive sur le domaine de l'action l'immense famille du *Poverello*.

Chez certains hommes, l'action suit de près les desseins de la volonté. Le congrès de Limoges fut ainsi décidé. Il dura cinq jours, du 4 au 8 août 1895.

La préparation doctrinale en avait été confiée au T. R. P. Ferdinand, à ce moment Provincial de Saint-Bernardin ; l'organisation matérielle, au R. P. Jules du Sacré-Cœur. Cet essai devait, d'ailleurs, réussir au-delà des prévisions. — "Notre beau Congrès de Limoges !" s'écriait un jour Léon Harmel évoquant, dans sa tranquille demeure de la Côte d'Azur, ce souvenir déjà lointain... "Notre beau congrès de Limoges !" répétaient à leur tour d'autres témoins.

J'étais à cette époque élève en rhétorique en notre scholasticat de Nîmes. Les échos de Limoges firent sur l'esprit de tous mes jeunes confrères une impression puissante. "Ma réforme sociale, c'est le Tiers-Ordre Franciscain !" redisions-nous, sans trop comprendre encore tout ce que pouvait être cette réforme. "Or l'un des "Chants des Tertiaires" parlait de faire dans et par le Tiers-Ordre "un peuple de frères"... Cela, du moins, nous avions l'illusion de le comprendre... L'entendre, le redire, évoquaient déjà en nos esprits la vision éblouissante du monde régénéré dans l'amour !

Léon Harmel, comme bien on le pense, s'était rendu des premiers à ces inoubliables séances franciscaines. Il y prononça même un discours.

“ Saint François, disait-il, peut réformer le XIX^e siècle comme il a réformé le XIII^e. N'est-il pas un organisateur incomparable de la société chrétienne ?

“ Avant lui, les fondateurs d'ordres visaient surtout à séparer du monde les élites, dont ils formaient ensuite une force sociale. François a bien appelé à lui les âmes héroïques ; toutefois, comme le Seigneur le lui a révélé, ses religieux ne doivent pas seulement vivre pour leur propre perfection, mais aussi pour le profit des autres. C'est pourquoi il a voulu qu'ils pénétrant dans les masses pour les sanctifier. Il est allé plus loin encore ; par son Tiers-Ordre, la vie religieuse est venue s'asseoir au foyer de la famille ; elle a pénétré dans l'atelier, dans la boutique du marchand ; les hommes de toutes les professions ont pu, sans rien changer à leurs occupations, pratiquer la sainteté la plus élevée. ”

Dans ce même discours, à la question : “ Quelle est la mission sociale du Tiers-Ordre en notre temps ? ” Il répondait : “ Il me semble qu'elle doit se porter principalement sur deux points : restaurer la famille et combattre la Franc Maçonnerie. ”

Il voyait, notamment, dans cette dernière “ une contrefaçon du Tiers-Ordre ” et déplorait que, devant l'audace des Frères Maçons, “ le Tiers-Ordre qui faisait trembler Frédéric II, barrait le chemin à ses armées envahissantes, ” ne fut plus qu'une “ pieuse et innocente confrérie. ”

“ Suivons les exhortations de Léon XIII, insistait-il. Que les Tertiaires soient des soldats du Christ, de nouveaux Machabées ! Que dans la guerre terrible, engagée contre l'Eglise, ils soient le rempart de la liberté ! ”

* * *

Un an plus tard, les Tertiaires de France se retrouvaient à Reims, autour du baptistère de Saint Rémi, et les voûtes de l'immense basilique, aujourd'hui lamentable, retentissaient de l'appel véhément d'un Frère Mineur exhortant ses frères à marcher sur les pas de leurs aînés, les Antoine de Padoue, les Bernardin de Felte, les Albert de Sartiano, contre les op-

presseurs de tous ceux dont l'égoïsme, la cupidité et l'usure ont fait tant de victimes.

La préparation de ce congrès avait été confiée aux soins de nos admirables frères en Saint François, les Pères Capucins. Ce fut, certes, un beau et grand congrès ! L'harmonie y fut complète. D'aucuns croyaient à une sorte de Chapitre des Nattes. Du moins, la fusion des âmes et des volontés y suscita des enthousiasmes.

Le congrès de 1897, qui eut ses assises à Nîmes, l'année suivante du 23 au 27 août, fut à ce point de vue moins favorisé.

Le programme tenait en ces trois mots : *vérité, liberté, charité*.

Le *Tiers-Ordre Franciscain*, périodique créé à l'appui de ce programme, s'était appliqué à l'exposer et à le développer dans ses remarquables articles, dus à l'énergique plume du T. R. P. Ferdinand. Ceux-ci eurent le don de plaire aux uns, cependant que d'autres en furent effrayés. L'on parla d'orientation nouvelle et dangereuse. La discussion entamée, avant la rencontre des adversaires, devait se prolonger par delà même la publication des " Actes " de ce Congrès qui fut, de tous, le plus laborieux.

M. Harmel, retenu au Val par la maladie, n'y parut point. Voici en quels termes il s'en excusait dans une lettre communiquée aux congressistes :

" C'est un véritable chagrin pour moi de ne pouvoir assister au congrès de Nîmes. C'était l'espérance de toute mon année et voici que ma santé m'interdit en ce moment tout voyage.

" Nous savons, ajoutait-il, que les événements sont les anges qui nous annoncent la volonté de Dieu toujours aimable, toujours adorable, alors même qu'elle brise toutes nos espérances.

" J'offre ce sacrifice pour le succès de votre congrès. C'est un grand encouragement pour tous les congressistes de sentir qu'ils accomplissent le plus cher désir de Léon XIII, en étudiant les moyens d'obtenir *la rénovation sociale par le Tiers-Ordre Franciscain*."

En France, les mots jouent trop souvent un rôle décisif. Beaucoup auraient volontiers parlé de *rénovation morale, chrétienne, spirituelle, individuelle, familiale*. Mais dire réno-

ration sociale, c'était aller au devant des malentendus.

De là, autour du congrès de Nîmes ces vives et parfois mordantes discussions qui devaient marquer un sentiment de lassitude chez ceux-ci, de défiance pour ceux-là, persuader à d'autres que les congrès du Tiers-Ordre n'auraient plus l'efficacité qu'on en espérait et faire ainsi se ralentir à Toulouse, et enfin mourir à Rome le merveilleux élan, qui aurait pu faire des milices franciscaines un bloc compact de résolutions appropriées au milieu et aux circonstances et d'une action persévérante.

* * *

Je ne relaterai pas ici les efforts renouvelés en ces derniers temps (1909-1912), dans le dessein nettement marqué de réaliser enfin l'entente de tous les Tertiaires dans la poursuite d'une action commune. Léon Harmel ne manqua pas d'approuver cette nouvelle tentative, payant au besoin de sa personne. Le mouvement, parti de Paray-le-Monial, suscita de divers côtés des réunions locales, qui ne furent pas sans résultat.

Entre temps, le principal instigateur des congrès franciscains en France, le T. R. P. Ferdinand, mourait sur la brèche ; et, la Providence voulut que le religieux, qui l'avait secondé avec une persévérance inlassable depuis les débuts, s'éteignît doucement quelques mois après, dans sa retraite de Clermont-l'Hérault.

Le Bon Père devait lui-même suivre dans la tombe, à trois ans d'intervalle, ces deux hommes qui avaient assumé à eux seuls la plus lourde part dans cette longue succession de " Chapitres du Tiers-Ordre, " grands et petits.

Il resta, jusqu'à son dernier souffle, le fidèle admirateur de saint François d'Assise, s'efforçant à être, comme le *Poverello*, détaché de cœur des biens de ce monde et, comme lui, désireux de gagner à Dieu le cœur des multitudes.

A Nice, où le ramenait depuis quelques années la froide saison, Léon Harmel s'était fait plus particulièrement l'apôtre de l'Adoration Nocturne.

Monseigneur Chapon le tenait en très haute estime. Sur son lit de mort, le " Bon Père " eut la consolation de recevoir,

à n
prin
" M
qui
conf
à so
tes
cach
en a
ceva
solé
Har
puis
C
Don
s'y p
prièr
si bi
L
" Bc
aupr
de b
lade
ferm
son
enfa
prés
la de
" L
Sacr
Ce
Don
ému,
Mèr
miser
ver
Ce q

à maintes reprises, la visite de l'évêque. Comme celui-ci exprimait en termes émus la peine qu'il aurait à le laisser partir : " Monseigneur, lui fut-il répondu, au ciel je prierai pour vous qui avez été si bon pour moi." L'on raconte même que le confesseur et le médecin s'étant rencontrés en même temps à son chevet, celui-ci s'avisa de dire à l'oreille du prêtre les craintes que lui inspirait l'état du vieillard : " Vous n'avez pas à cacher votre avis, répondit tout haut le prêtre. Le Bon Père, en apprenant qu'il peut recevoir l'extrême onction et en la recevant en éprouvera une grande joie ! Il serait bien trop désolé si, par notre négligence, il venait à en être privé." Léon Harmel ne put retenir son sourire : " Je n'ai pas peur, ajouta-t-il, puisque je vais voir le bon Dieu ! "

Ce fut le dimanche 21 novembre que le R. P. Bonaventure Donetta fit sur le malade les onctions suprêmes. Le moribond s'y prêta avec grâce et, attentif à tout, il répondit lui-même aux prières, heureux et confiant dans la bonté de Celui qu'il avait si bien servi toute sa vie.

Le lendemain une scène incomparable réunissait autour du " Bon Père " les nombreux enfants et petits-enfants accourus auprès de lui. Le " Bon Père " eut pour chacun une parole de bénédiction. Et tous s'étant mis à genoux, " le vénéré malade éleva ses deux mains vers le ciel et dit d'une voix haute et ferme dans laquelle passa toute la force et toute la suavité de son cœur de père : " Que Dieu vous bénisse tous, mes chers enfants ! Par la pensée et par le cœur je vous assemble tous, présents et absents." Et il laissa à tous, présents et absents, la devise de son cachet qu'il dit en accentuant chaque syllabe : " *L'union œuvre de vie, la division œuvre de mort ! Tout par le Sacré-Cœur !* "

Cela dura une demi-heure. Bientôt après survint le R. P. Donetta. Pendant que tous priaient, le Bon Père eut un regard ému, un sourire aimable, un geste expressif à l'adresse de la Mère de Jésus dont l'image se trouvait vis à vis. " *Mater misericordiae* ", répétait-il faisant comme un effort pour retrouver dans sa mémoire la suite de cette invocation bien connue. Ce que voyant, le P. Donetta reprit à haute voix :

*Maria Mater gratiæ,
Mater misericordiæ
Tu nos ab hoste protege
Et mortis hora suscipe !*

Le malade répéta mot à mot cette prière ; puis il rentra jusqu'à son dernier souffle, dans un calme recueilli. Un peu plus tard, son âme assoiffée de la vision divine s'était envolée vers Dieu laissant à tous la douce et consolante persuasion qu'un nouveau prédestiné avait fait sa glorieuse entrée dans le ciel.

Le Bon Père, a-t-on écrit, est mort, comme il a vécu, dans l'amour de Dieu et du prochain, le résumé, dit Jésus, de toute la Loi.

Ce sera l'une des gloires du Tiers-Ordre, à notre époque, d'avoir eu parmi ses adeptes, un pareil chrétien.

L'exemple de Léon Harmel est une réponse éloquente à ceux qui, scandalisés par les horreurs du jour, se demandent avec anxiété : " Saints, qu'êtes-vous devenus ? " Car la sainteté est de tous les temps. Le milieu, si mauvais soit-il, n'en empêche pas l'éclosion.

Léon Harmel avait d'ailleurs de qui tenir... Si on l'eût questionné à ce sujet, il eût pu répondre : Ce que je suis, après Dieu, je le dois à mon père et à ma mère.

Nous savons, par ailleurs, qu'il laisse après lui une nombreuse lignée d'enfants et de petits-enfants, qui se rediront son nom et s'efforceront de garder intact l'héritage de foi et de sainteté qui, plus encore que la noblesse du sang, commande l'estime, le respect et l'admiration.

P. SÉRAPHIN,
Marseille, Isolés coloniaux.
14 février 1916.



La Visitation

Marie modèle et patronne des missionnaires

A peine le Verbe de Dieu s'est-il incarné en Marie que celle-ci se lève et part en toute hâte porter la bonne nouvelle à sa cousine Elisabeth. Et voilà Marie, modèle des missionnaires !

Cette lumière qu'elle porte en son sein, il faut qu'elle éclaire ; cette flamme dont elle brûle, il faut qu'elle réchauffe. Ce n'est pas pour Marie toute seule que le Verbe s'est incarné, mais bien pour l'humanité entière. Le zèle de la gloire de Dieu la dévore ; elle brûle du désir de répandre la bonne nouvelle et de reculer les limites du royaume de Dieu. Elle part donc en toute hâte, *cum festinatione*, sans souci des difficultés de la route, à travers un pays de montagnes : l'amour conquérant renverse les obstacles. " Oh ! qu'ils sont beaux sur la montagne les " pieds de Marie, qui annonce, qui publie la paix, le bonheur, " le salut de l'humanité, *quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis salutem.* (Is. LII.) "

Elle apporte la paix, la paix entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu. Elle annonce le bien par excellence, celui que l'ange a appelé le Saint, *quod nascetur ex te sanctum*, (Luc, I, 35.). Elle annonce le salut, c'est-à-dire l'auteur de la rédemption des hommes. Oui, Marie est vraiment missionnaire au jour de la Visitation, puisque la première révélation de l'incarnation est due aux paroles tombées de ses lèvres bénies, lorsqu'elle salue sa cousine Elisabeth. Et aussitôt se manifestent les premiers effets de cet apostolat : Saint Jean-Baptiste est sanctifié dans le sein de sa mère et celle-ci, remplie de l'Esprit-Saint, *et factum est ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth.* (Luc, I, 41.)

* * *

Tertiaires, qui aimez Marie, comme elle soyez missionnaires ; travaillez pour les missions ; priez pour les missions et pour les missionnaires. Soyez missionnaires, le zèle de l'apôtre est inséparable de l'esprit de Saint François, dont l'âme jusqu'à la moindre fibre fut toute apostolique ; *totus apostolicus*, chante la liturgie. Soyez missionnaires de désir, si vous ne pouvez l'être de fait, en répétant sans cesse et du plus profond du cœur la prière que nous a enseignée Notre-Seigneur lui-même : *Pater noster... adveniat regnum tuum!* Notre Père, que votre règne arrive ! plus de quinze cent millions d'âmes habitent cette terre : *trois cent millions* seulement sont éclairées des lumières de la vérité ! *douze cent millions* sont encore assises à l'ombre de la mort ! Pour leur porter la lumière il faut des missionnaires ; demandez au ciel dans vos prières qu'il multiplie les ouvriers. Parents chrétiens, sachez dans vos conversations faire comprendre à vos enfants la beauté, la grandeur, la sublimité de la vocation du missionnaire, qui s'en va auprès des infidèles continuer l'œuvre des apôtres, l'œuvre de Marie, l'œuvre de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. Qui sait si vos paroles ne contribueront pas à révéler à l'un ou l'autre de vos fils ou de vos filles la vocation à laquelle le bon Dieu les a prédestinés de toute éternité !

Tertiaires, aimez les missions et les missionnaires. Priez pour les missions et pour les missionnaires. Travaillez pour les missions et pour les missionnaires. Donnez pour les missions et pour les missionnaires. Et cela, comme Marie : *Cum festinatione, en toute hâte*. Le contre-coup de la guerre se fait sentir durement dans les missions privées de leurs missionnaires, privées des ressources qui les faisaient vivre, qui les aidaient à étendre le royaume de Dieu. Ne disons pas : c'est difficile ; ne nous effrayons pas des obstacles qui se dressent devant nous comme des montagnes infranchissables. A la suite de Marie, franchissons ces montagnes pour venir en aide à nos missionnaires et leur permettre de continuer à annoncer aux âmes le salut, le bonheur et la paix, *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

ABOUNA FRANCIS.



Variété

LÉ LION DE BRUXELLES

LÉGENDE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Au seizième siècle, il y avait à Bruxelles un lion, de qui la *Chirographia sacra Brabantiae* a rapporté la curieuse anecdote que nous allons remettre sous les yeux du lecteur. Peut-être ce fait mérite-t-il, autant que le lion de Florence, les honneurs de la peinture.

C'était un lion conquis dans les dernières guerres de Charles-Quint en Afrique, apprivoisé, mais soumis, comme ils le sont tous, en apparence seulement. Toutefois, on ne le tenait pas en cage ; bien soigné et bien nourri, on le voyait doux et calme ; et, par un privilège de police imprudente, il sortait quelquefois dans les rues, suivant son maître comme fait aujourd'hui un terre-neuve, ne disant rien à personne, et si connu de tous les bourgeois, qu'on s'en effrayait peu. On le respectait même assez : toutefois on s'était dit qu'il serait sage de ne pas lui chercher querelle, et qu'un lion est toujours un lion, avec ses ongles redoutables et ses terribles dents ; vérités dont un jeune enfant ne tint pas compte. Hélas ! l'enfance est légère. Celui-là, dit la chronique, se nommait Daniel Pinus ; il était de famille noble et, accoutumé dans la maison de son père à entendre citer tous les jours, en ces temps de guerre, des exemples de courage, l'enfant s'imaginait qu'on ne devait avoir peur de rien.

Il n'avait que cinq ou six ans ; et il marchait, conduit par sa mère, dans la rue des Carmes, lorsqu'il vit le lion qui venait à lui, disposé, selon sa coutume, à passer gravement et ne troublant personne. Mais l'enfant, dont sa mère ne surveillait pas les mouvements, trouva qu'il était beau de pouvoir se vanter d'avoir bravé le lion ; et lorsqu'il se croisa avec lui il le frappa à la tête d'un coup de baguette.

L'animal agita sa crinière, oubliant tous les beaux fruits de son éducation, bondit, et ouvrant sa gueule formidable, saisit le pauvre enfant à travers le corps, en grondant de manière que tous les passants disparurent. Le lion civilisé n'était plus là ; c'était l'hôte furieux des déserts de l'Afrique.

A cet aspect, la mère épouvantée tombe à genoux. Ne sachant quel secours donner à son fils, qu'un mouvement peut broyer, elle ne voit d'espoir que dans Celle dont saint Bernard a dit qu'aucun de ceux qui ont imploré son appui n'a été abandonné. Elle se trouvait devant l'église des Carmes. Là était honorée la pieuse et célèbre confrérie du scapulaire, qui comptait dans son sein, les plus honorables noms de Bruxelles et qui plus tard devait y avoir Albert et Elisabeth. Là était une auguste image de Marie, le refuge de tous.

"O Marie, mère du scapulaire, s'écrie-t-elle, mon fils est à vous, je vous le donne ; vous le tirerez de la gueule du lion."

Tout ce que nous disons si lentement s'était passé en deux secondes. A peine la mère éplorée eut-elle prononcé son vœu de toute l'ardeur d'un cœur plein de foi, que le lion, subitement apaisé, se montra calme et doux, remit l'enfant à ses pieds et s'éloigna aussitôt. Frappé d'un tel événement et du miracle qui le sauvait, Daniel Pinus fut fidèle au vœu de sa mère chérie. Il se consacra à Notre-Dame du Carmel et passa heureusement et saintement sa vie au service de Celle qui la lui avait si merveilleusement conservée. Sanderus ajoute que les parents de cet enfant, pour consacrer la mémoire d'un fait aussi frappant, offrirent à l'église des Carmes tout un ornement de grand prix, dont le devant de l'autel représentait l'aventure prodigieuse, avec cette inscription : *De ore leonis, libera nos Domine.*

COLLIN DE PLANCY.

(Légendes).

CELUI qui veut parvenir au salut doit mener une vie régulière, fixe l'emploi de son temps et l'heure de ses exercices spirituels.

S. Léonard de Port-Maurice.



Nécrologie

Montréal — Fraternité Sainte-Elisabeth. — Madame Rémi Tougas, née Albertine Brunet, en religion Sœur Thérèse de Jésus, décédée le 17 avril à l'âge de 30 ans, après 16 mois de profession.

— Mademoiselle Lucie Papineau, en religion Sœur Jeanne d'Arc, décédée le 21 avril 1916 à l'âge de 26 ans, après 5 ans de profession.

— Madame François Martineau, née Rose Anna Verdon, en religion Sœur Saint-François, décédée le 29 avril, après plusieurs années de profession.

— Madame Joseph Dubois, née Dorothée Ladouceur, en religion Sœur Marie-Joseph, décédée le premier mai 1916, à l'âge de 61 ans, après 8 ans de profession.

— Madame Trefflé Montpetit, née Marie Beaulieu, en religion Sœur Saint-Etienne, décédée le 25 mai 1916, à l'âge de 58 ans, après 11 ans de profession.

— Madame Albert Beaudoin, née Marie-Rachel Legault, en religion Sœur Elisabeth, décédée le 29 mai 1916, à l'âge de 56 ans, après 6 ans de profession.

— Madame Léon Tessier, décédée après avoir fait profession sur son lit de mort.

— Mademoiselle Scholastique Brunet, décédée le 20 mai, à l'âge de 72 ans.

— Mademoiselle Delphine Montion, décédée le 5 mars 1916, âgée de 63 ans, après plusieurs années de profession.

— **Fraternité Saint-François d'Assise.** — Mr. Joseph Hamelin, décédé le 28 avril 1916, à l'âge de 77 ans, après 10 ans de profession.

— Mr. Napoléon Aubin, sergent, mort au champ d'honneur, le 5 avril 1916, à l'âge de 21 ans.

— **Fraternité Notre-Dame-des-Anges.** — Madame Damase Marceau, en religion Sœur Sainte-Catherine de Sienne, après 18 ans de profession.

— Mademoiselle Alphonsine Landry, en religion Sœur Saint-Ambroise, décédée le 23 avril, après 13 années de profession.

— Mademoiselle Catherine Vannier, en religion Sœur Marie, décédée le 22 avril, à l'âge de 57 ans, après 7 ans de profession.

— Madame Georges Saint-Pierre, née Marie Gagnon, en religion Sœur Marie du Sacré-Cœur, décédée le 9 mai 1916, après 23 années de profession.

— **Fraternité Saint-Louis.** — Monsieur Godfroid Charbonneau, décédé dans le cours du mois d'avril.

— Monsieur Osias Girouard, décédé le 1er avril à l'âge de 62 ans, en religion frère Antoine de Padoue.

— **Fraternité Saint-Antoine.** — Madame Veuve Alexis Venne, née Vitaline Magnan, âgée de 75 ans, décédée le 12 avril après 14 ans de profession.

— Madame Ferdinand Desormeaux, née Marie Audet, décédée le 11 avril, à l'âge de 72 ans, après 10 ans de profession.

— Madame Ulric Pâquette, née M.-Louise Degagné, décédée le 28 avril, à l'âge de 48 ans.

— Mademoiselle Clémentine Côté, décédée à l'âge de 57 ans, après 8 ans de profession.

— Madame Adolphe Sauvageau, née Céline Chartier, décédée le 3 mai, à l'âge de 73 ans après 19 ans de profession.

— Madame Thomas Laforest, née Marie-Anne Demeule, décédée à l'âge de 36 ans.

— Madame Napoléon Dussault, née Emilie Lamarche, décédée le 28 mai 1916, à l'âge de 72 ans, après plusieurs années de profession.

— **Fraternité Sainte-Claire.** — Madame Petit Jean.

— Madame Labossière, décédée à Chicago.

— **Hôpital des Sœurs Grises.** — Mademoiselle Léocadie Brunet, en religion Sœur Sainte-Léocadie, décédée le 17 mars à l'âge de 82 ans après 3 ans de profession

— Madame Ambroise Picotte, en religion Sœur Sainte-Philomène, décédée le 5 mai, à l'âge de 76 ans, après 3 ans de profession.

Québec. — Jacques-Cartier. — Monsieur Adrien Rousseau, en religion Frère Benoît, décédé le 20 avril à l'âge de 17 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Baie-du-Febvre. — Monsieur Michel Lemire, en religion Frère Saint-Louis, décédé le 20 mai 1916, après 9 ans de profession.

Montmagny. — Madame Jean-Baptiste Bernatchez, née Adèle Corriveau, en religion Sœur Sainte Angèle de Mérici, décédée le 7 mai 1916, à l'âge de 68 ans après 14 ans de profession.

— Madame Siméon Thibault, née Philomène Chabot, en religion Sœur Sainte-Marguerite, décédée le 20 mai 1916, à l'âge de 70 ans, après 14 ans de profession.

Saint-Alban. — Monsieur Hubert Touzin, en religion Frère Saint-Frédéric, décédé à Saint-Alban, à l'âge de 71 ans, après 23 ans de profession.

—
Sœu
—
Sœu
après
—
décé
Sa
Elisa
Sa
neur,
20 an
—
Saint
de pr
—
Elisa
Sa
beth
de 75
Sa
Elisa
Sa
64 an
Sa
Sœur
de pr
Sa
—
Sa
Sœur
de pr
Sa
religi
7 an
Sa
plusie
Val
en re
70 an
Ta

— Madame Joseph Lefebvre, née Délina Mathieu, en religion Sœur Sainte-Anne, décédée le 23 avril 1916, à l'âge de 82 ans.

— Madame Clodomir Bédard, née Angéline Sauvageau, en religion Sœur Marie Crescence, décédée le 4 mai 1916 à l'âge de 42 ans, après 12 ans de profession.

— Mr. Donat Falardeau, en religion Frère Saint-Antoine de Padoue décédé le 16 mai 1916, après 10 ans de profession, à l'âge de 29 ans,

Saint-Boniface Manitoba. — Madame Demers, en religion Sœur Elisabeth de Hongrie, après 29 ans de profession.

Saint-Constant. — Madame Eusèbe Gervais, née Cléopée Tourneur, en religion Sœur Sainte-Marie, décédée le 11 mai 1916, après 20 ans de profession.

— Madame Narcisse Coaillier, née Adéline Racicot, en religion Sœur Sainte-Claire, décédée le 15 mai 1916, à l'âge de 96 ans, après 25 ans de profession.

— Mademoiselle Rose-Pauline Vinet, en religion Sœur Sainte-Elisabeth, décédée le 17 mai, à l'âge de 37 ans, après 15 ans de profession.

Saint-Ephrem d'Upton. — Madame Napoléon Tanguay, née Elisabeth Blanchard, en religion Sœur Elisabeth, décédée le 26 mai, à l'âge de 75 ans, après 3 ans de profession.

Saint-Gabriel. — Madame Edmond Allard, en religion Sœur Sainte-Elisabeth, décédée le 21 avril, à l'âge de 68 ans.

Saint-Maurice. — M.-Anna Désilets, décédée le 7 mai, à l'âge de 64 ans, après 3 ans de profession.

Saint-Séverin. — Mademoiselle Caroline Mongrain, en religion Sœur Sainte-Félicité, décédée le 21 mai, à l'âge de 47 ans après 10 ans de profession.

Sainte-Sophie. — Madame Jean Nantel, décédée le 8 décembre.

— Madame A. Saint-Antoine, décédée le 23 mai.

Saint-Stanislas. — Mademoiselle Marguerite Frigon, en religion Sœur Sainte-Marie, décédée le 11 mai, à l'âge de 75 ans, après 14 ans de profession

Saint-Ubalde. — Madame Arthur Gaulin, née Florida Huot, en religion Sœur Antoinette, décédée le 20 mai, à l'âge de 36 ans, après 7 ans de profession.

Saint-Vincent de Paul. — Monsieur Grégoire Bisson, décédé après plusieurs années de profession

Valmont. Comté de Champlain. — Monsieur Alfred Dostaler, père, en religion Frère François-Xavier, décédé le 13 mai 1916, à l'âge de 70 ans, après deux ans de profession.

Taftville, Conn. — Mademoiselle Lumina Simoneau, en religion

Sœur Sainte-Marie, décédée le 3 avril, à l'âge de 54 ans, après 7 ans de profession.

Faveurs obtenues

SACRÉ-CŒUR, NOTRE-DAME DE LOURDES et SAINT-ANTOINE : Remerciements pour l'heureux succès d'une opération dangereuse.

JESUS, MARIE, JOSEPH, SAINT FRANÇOIS et SAINT ANTOINE : Remerciements pour une position obtenue. Une tertiaire.

SACRÉ-CŒUR, SAINT FRANÇOIS et SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT JESUS : Mille remerciements d'avoir éloigné de nous des voisins qui nous causaient beaucoup de trouble. Après une neuvaine à Saint François avec promesse de faire publier dans la *Revue* et d'entrer dans le Tiers-Ordre, j'ai été exaucée. Une abonnée.

SACRÉ-CŒUR et FRÈRE DIDACE : Guérison obtenue après deux neuvaines.

TRÈS SAINTE VIERGE, MARIE IMMACULÉE : Remerciements pour la conversion d'une jeune fille et beaucoup d'autres grâces spirituelles et temporelles. Une abonnée.

SAINTE JOSEPH et SAINT ANTOINE : Remerciements pour guérison obtenue avec promesse de faire publier. Une tertiaire.

SAINTE FRANÇOIS D'ASSISE : Action de grâces d'une mère de famille.

SAINTE FRANÇOIS, SAINTE ANNE, SAINTE MARGUERITE DE CORTONE ET B. GÉRARD, Remerciements de deux mères de famille pour leur heureuse délivrance.

SAINTE ANTOINE DE PADoue : Action de grâces pour plusieurs faveurs obtenues par plusieurs tertiaires. — Remerciements pour avoir obtenu du travail à mon père qui depuis longtemps n'en avait pas. J'ai fait les treize mardis et j'ai été exaucée. Une abonnée.

BON FRÈRE DIDACE : Faveur obtenue avec promesse de faire publier dans la *Revue*. — Remerciements pour guérison de rhumatisme. Une tertiaire.

— Guérison d'un mal de jambes obtenue par l'intercession du bon Frère Didace. Une tertiaire.

INTENTIONS RECOMMANDÉES

LA PAIX. — N. S. Père le Pape Benoit XV. — La Sainte Eglise et le Clergé régulier et séculier. — Les Missions franciscaines, en particulier celles de la Terre Sainte et de la Chine. — La Prédication de la Tempérance

Actions de grâces, 6. — Grâces d'état, 4 — Grâces spirituelles, 20 — Grâces temporelles, 30 — Premières communions, 12 — Vocations, 12 — Enfants, 26 — Jeunes gens, 18 — Jeunes filles, 16 — Mariages, 4 — Familles, 12 — Pécheurs, 30 — Ivrognes, 15 — Malades, 30 — Defunts, 15 et tous les morts et blessés de la guerre.

Un *Pater* et un *Ave*, s. v. p.